

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 21

MONTREAL 31 OCTOBRE 1890.

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

REVERIE



Tu joue est pale, jeune fille,  
Est pale comme un lys en fleurs,  
Dans tes yeux une larme brille,  
Chaque jour tu dis à ton cœur :  
" Oh ! mon cœur ne bats pas si vite,  
Sommeille, mon cœur, si tu peux : "  
Et tu souffres, pauvre petite,  
Et tu ne sais ce que tu veux.      LAMARTINE.

## Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIGIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La question des sauvages d'Oka :—Où ! Hou !

*Sujet d'intérêt.*—Les montres qui sont au mont-de-piété.

Ce sont les couvreurs de clocher qui ont les vues les plus élevées sur l'église.

Fuyez les chemins tortueux, à moins que vous ne soyez un jardinier paysagiste.

L'homme n'est jamais aussi bon chez lui, qu'il le paraît dans l'album de son voisin.

Un long discours bientôt devient insupportable : Etre bref en ses vers c'est être charitable.

L'homme à tuer le temps constamment s'évertue : Inutiles efforts ! c'est le temps qui le tue

Si vous voulez qu'on vous croie quand vous direz un mensonge, dites toujours la vérité.

Il y a des gens qui épousent des veuves riches, comme d'autres boivent des alcools ; pas pour le goût, pour l'effet.

Ce sont les ballons qui ont fait prendre la tournure la plus sérieuse au mouvement d'élévation de la femme.

Le plus beau jour d'un jeune homme, c'est de voir pour la première fois son portrait dans la vitrine du photographe.

Mystère ! — Pourquoi les chars urbains filent-ils si vite quand on court après, et marchent-ils si lentement, une fois qu'on y est monté ?

Un épicier de Toronto a vendu de la poudre pendant vingt ans à la clarté d'une bougie, en sorte que l'explosion qui l'a emporté est une mort tout à fait naturelle.

Le public est méchant, et il comprend très bien l'existence du proverbe : "Inutile de pleurer sur le lait renversé," parceque les laitiers le remplacent par de l'eau.

## OH ! CES BELLES MÈRES !

*Bouleau.*—Mais, enfin, tu aurais pu sauver ta belle-mère, quand elle est tombée à l'eau ! Pour-quoi n'as-tu pas au moins essayé ?

*Rouleau.*—C'était inutile, je n'ai jamais rien fait qui ne lui fut désagréable.

## L'ODYSSÉE D'UN PÈRE

Il est né, le joli marmot  
Dont je suis le glorieux père.  
Mon cœur tressaille à ce doux mot ;  
Il dormirait dans un sabot,  
Avec Tom-Pouce il fait la paire.

C'est un grand garçon : ce matin  
Il met sa première culotte ;  
Voyez comme il a l'air lutin.  
Il sait son *pater* en latin,  
A sa bonne il dit : Saperlotte.

Vite au collège ! Il a dix ans.  
Mon Dieu ! comme cela nous pousse !  
A nous les jours froids et pesants ;  
A lui mille jeux amusants,  
La vie heureuse et sans secousse.

Je vous présente un bachelier ;  
C'est la gloire de la famille,  
Oh ! ce n'est plus un écolier ;  
Il est long comme un espalier  
Et presque gros comme une anguille.

Nous en ferons un avocat :  
Il parle comme père et mère,  
Et son palais est délicat ;  
Des l'enfance il équivoqua  
Sur l'alphabet et la grammaire.

Bon ! voilà mon fils amoureux !  
Chacun son tour, en ce bas monde,  
De son bonheur je suis heureux.  
Le grand jour approche pour eux,  
Ma bru me plaît, c'est une blonde.

Il est né, le joli marmot  
Dont me voici l'heureux grand père,  
Mon cœur tressaille à ce doux mot :  
Il dormirait dans un sabot ;  
Avec Tom-Pouce il fait la paire.

## RENSEIGNEMENT IMPARTIAL

*Edith.*—Comme on est trompé ! Aussi, jamais je ne me serais doutée combien M. Anatole était bon et parfait. Nous avons causé longuement ensemble, hier soir.

*Maud.*—Comment as-tu appris qu'il était si bon et si parfait que cela ?

*Edith.*—Oh ! il me l'a dit lui-même.

## UN PARVENU

*Agent de propriétés.*—Je vous le dis, monsieur, Boomville est la place pour parvenir. Tenez, je suis arrivé ici il y a six ans, n'ayant pour tout avoir que ce que je portais sur le dos.

*Dupe future.*—Et maintenant vous avez au moins \$100,000 de portées en banque à votre crédit ?

*Agent.*—Pas exactement, monsieur ; mais je dois \$75,000, qu'est-ce que vous dites de cela ?

## PEREMPTOIRE



*Colonel Défoncement.*—On ne blesse pas impunément un ancien militaire, monsieur ; voici ma carte.

*Charles Mousseline.*—Je n'en ai que faire, je ne me bats pas.

*Colonel.*—Mais alors, vous êtes un lâche.

*Charles.*—Je le sais ; mais vous aussi vous en êtes un ; autrement vous ne m'auriez pas choisi pour un cartel.

## MOTS D'ENFANTS

*Loulou.*—Bonjour tante Hélène, qu'est-ce que tu m'apportes de beau ?

*Maman.*—Ce n'est pas bien, mon chéri ; il ne faut jamais rien demander.

*Le lendemain, la tante revient et Loulou est encore là.*

*Loulou.*—Bonjour tante ; montre-moi ce que tu apportes à mon petit frère ?

*Pierre.*—Maman, est-ce que je peux jouer aux marbres ?

*Maman.*—Non, Pierre, c'est aujourd'hui dimanche.

*Pierre.*—Mais, maman, je ne veux pas jouer une partie régulière. Je vais seulement montrer à Joseph quelques bons coups qu'il ne connaît pas.

## UN BON TEMOIN

*Juge.*—Qui était présent quand vous avez été frappé ?

*Plaignant.*—Moi, Votre Honneur.

## PLAIDOYER D'IGNORANCE

*Juge.*—Il paraît, prisonnier, que vous avez pris dix centins dans la caisse de votre patron ? Vous jouissiez jusque-là d'une excellente réputation et je vous le demande sérieusement, si vous deviez la risquer et la perdre pour une somme si misérable ?

*Prisonnier.*—Certainement non, votre Honneur ; mais j'ignorais qu'il n'y avait que cela. J'ai pris tout ce qui s'y trouvait.

## LE CHEMIN LE PLUS COURT

*Ella.*—Comment as-tu pu obtenir le consentement de ton père ; il ne pouvait pas voir Georges, même en peinture ?

*Nellie.*—Oh ! c'est bien simple, je l'ai poussé à lancer notre chien Grognamort sur Georges, hier soir ; et ce matin, Georges est venu le menacer d'une action en dommages, s'il ne consentait pas à notre mariage.

## LE PLUS BÊTE DES TROIS

*Chasseur.*—Tiens, père Lagrogne, vous avez là un joli couple d'épagneuls ; quand ils auront des petits, j'en retiens un.

*Lagrogne (fermier).*—Ça se trouve bien, j'en ai un, presque dressé, à vous céder.

*Chasseur.*—Combien ?

*Lagrogne.*—Cinquante piastres.

*Chasseur.*—Tenez, voilà la somme, mais c'est raide. Dites donc, père Lagrogne, à ce prix-là, ça doit payer ; et je voudrais bien savoir pourquoi vous ne lâchez pas la culture pour l'élevage des chiens ?

*Lagrogne.*—Je sais bien ; mais le difficile c'est de rencontrer des imbéciles pour les acheter

## UNE GRAVE ERREUR

*Roméo et Juliette sont assis au salon ; le père de Juliette entre :*

*Papa.*—Bonjour, mon enfant, tu es charmante ce soir, fraîche comme une rose. Il y a longtemps que tu ne m'as embrassé. Tu es une grande demoiselle maintenant, une vraie femme. Dix-huit ans ; hum ! C'est ta fête aujourd'hui viens voir ce que je t'ai apporté. (Il la prend sur ses genoux et l'embrasse.) Sais-tu, ma Juliette, que tu as grandi. C'est à peine si je peux te tenir dans mes bras.

*Roméo (qui a attendu avec impatience le moment de placer son mot).*—Tiens, c'est justement ce que je lui disais il y a un instant.

*Le lendemain, les amis du papa constataient avec étonnement qu'il avait fait emplette d'un boule-dogue féroce.*

## Une vieille histoire mise en tableau



*Le perroquet.*—Hello! Comment êtes-vous?  
*Bill Napet.*—(tout interdit).—Pardou, monsieur; je vous prenais pour un oiseau.

## CE QUI PORTE MALHEUR

C'est :

De toucher à un fil électrique chargé, le lundi.  
De s'asseoir sur une scie circulaire en action, le vendredi.

De briser le miroir que la mère de votre femme a donné à sa fille.

De s'étaler dans l'escalier, le mardi, en portant un seau de charbon, ou une pile de bûches.

De spéculer avec l'argent du voisin et surtout d'y être pincé.

De monter dans les chars urbains découverts, un jeudi pluvieux.

De recevoir la visite d'un tourne-clef aquatique de la Corporation un samedi.

De mettre votre argent sur un cheval de course dont le propriétaire a mis le sien sur le cheval d'un autre.

D'épouser, un mercredi, une jeune fille qui soulève vingt-cinq livres à bras tendu.

De faire à votre voisin la malice de lui verser du sel dans son café, pendant qu'il manie le couteau à découper.

D'être le treizième à table, quand il n'y a à manger que pour six.

De rencontrer les yeux d'un détective, quand on prend furtivement un billet pour New-York.

De dire des gros mots, n'importe quel jour de la semaine, à un homme plus gros que soi.

## CE QUE PEUT FAIRE UN BÉBÉ

Ce qu'il peut faire ? c'est immense !

Il peut bouleverser la maison pendant toute la journée, et la consterner pendant toute la nuit, tout en ayant conscience qu'il n'a pas employé la moitié de ses facultés.

Il est merveilleusement doué pour dormir le jour, alors qu'il devrait être éveillé, et pour rester éveillé la nuit alors qu'il devrait dormir.

Il est capable d'user une paire de souliers en vingt-quatre heures, et la patience de sa mère en quelques minutes.

Il peut casser plus d'assiettes que la servante, et cela sans quitter les genoux de sa mère.

Il est assez grand pour remplir un grand lit et assez petit pour tomber dans la caisse à charbon, choisissant toujours pour cet exercice le moment où sa maman vient de mettre sa plus vaporeuse robe blanche.

Il erie comme un écorché si par malheur une épingle lui touche l'épiderme, et il n'est jamais plus heureux que quand il dégringole sur la tête, du haut en bas de l'escalier.

Seul, il est charmant, doux et tranquille; dès qu'on le sort pour le faire voir il exhibe le caractère hargneux qu'il tient de sa mère, et toutes les mauvaises habitudes de son papa.

Il peut prétendre à tout; à la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine, etc.; il peut devenir un ange s'il meurt jeune, ou une inutilité chauve s'il vit vieux. Il peut devenir maire, député, sénateur, ou quelqu'autre... et plus probablement l'une plutôt que l'autre.

Si c'est une fille, elle a le droit de prétendre épouser un comte italien qui la prendra simplement comme acompte et escomptera sa fortune d'avance.

Si c'est un garçon, il pourra réaliser une fortune comme inventeur, et la perdre en fondant un journal. Il pourra n'être rien qu'un maître d'école utile à \$300 par an, ou un boxeur inutile à \$15,00 par séance.

Le bébé est décidément le puissant du jour et de l'avenir.

## LE MOUVEMENT PERPETUEL

Eureka ! Le fortuné mortel qui poussait ce cri de joie, s'était attelé depuis plus de vingt ans, à la recherche du mouvement perpétuel. Il vint nous l'annoncer, l'autre jour, et nous invita à venir voir son invention.

Nous le fîmes parler.

« C'est en 1870 que j'ai été frappé par l'idée lumineuse que je viens enfin de réaliser d'une manière pratique. J'aurais réussi depuis longtemps, mais l'humanité est devenue si sceptique, qu'il m'a été difficile de me procurer des associés.

« Il y a quinze ans, je réussis à intéresser un boucher à mon idée; mais, malheureusement pour mon invention, trois ans plus tard — juste au moment où la machine était prête à marcher, et vous savez que toutes ses parties devaient fonctionner avec la précision d'une pièce d'horlogerie — mon homme fit faillite. Les années qui suivirent m'amènèrent quelques associés, mais mon idée n'était pas encore nettement dégagée. Les deux suivantes, un mécanicien des plus capables, et un boulanger des plus habiles, furent si enthousiasmés de mon projet, et des immenses résultats qu'on en obtiendrait, qu'on fut obligé de les mener dans un asile de fous.

Je pris un associé plus calme; il mourut. Celui qui lui succéda se suicida pour une raison quelconque qui m'intéresse peu, ce qui retardra naturellement la solution que je cherchais; car moi, je n'ai aucun capital dans l'affaire. Je fournis l'intelligence, et c'est assez.

Nous nous rendîmes alors, dans le sanctuaire où l'inventeur avait construit sa merveilleuse machine.

Hein ! ça vous surprend de voir un appareil aussi simple. C'est là la beauté de la chose. Rien qu'un pendule, six pieds de long, renvoyé par un jeu de ressort en acier; comprenez-vous? Voyez-vous le pendule frapper sur cette barre qui fait

pression sur le ressort et lequel renvoie le pendule avec un accroissement de force.

Et pour illustrer sa démonstration, l'inventeur lança avec force le pendule qui lui fut naturellement renvoyé, et qu'il relança jouant à la balançoire avec les ressorts miraculeux.

Nous félicitâmes le bienfaiteur de l'humanité avec toute la chaleur possible, mais en le quittant nous ne pûmes nous empêcher de songer que ce grand problème avait été résolu par tous les écoliers qui avaient poussé leurs petites sœurs assises sur une planchette suspendue au bout de deux cordes, mais que malheureusement l'amour de la pratique, leur avait fait négliger l'étude de la théorie et que c'était tant mieux.

## BAPTISTE ET SES CINQ CENTS

Dans un village en formation, là où la civilisation lutte avec la forêt, vivait un jeune homme tombé on ne sait d'où, et dont la force physique était aussi développée que son esprit semblait borné.

Quoique taillé en hercule, il ménageait ses forces, et sa paresse ne cédait qu'à son amour pour l'argent. Aussi était-on sûr de l'avoir dès qu'on lui offrait des espèces sonnantes en échange de son travail. Son bonheur était d'amasser des pièces, quelle que fût leur valeur; et pour lui un gros centin en cuivre avait beaucoup plus d'attraits et de valeur que le cinq cents d'argent le plus brillant.

Un jour que Baptiste venait de planter des pommes de terre, on lui donna cinq cents. Il empoche son salaire, puis sort la pièce, la regarde, recommence plusieurs fois ce manège en manifestant clairement son mécontentement. Son patron voulant s'amuser à ses dépens, le rappelle et l'engage à planter son cinq cents, en l'assurant qu'il pousserait tout comme les pommes de terre.

Baptiste accepta, et comme il n'était propriétaire d'aucune parcelle de terrain, son maître lui donna un coin de son jardin. Il enfouit donc sa fortune en ayant soin de marquer la place avec un jalon.

Deux jours après, Baptiste revint et se rendit avec son maître au jardin; il bêcha et déterra sa pièce, lorsqu'à sa grande surprise et au grand amusement de son patron, il trouva, que grâce à la qualité du terrain, son cinq cents était devenu un dix cents.

L'expérience fut continuée, et de deux jours en deux jours le maître et le serviteur allèrent constater les progrès de la nouvelle plante. C'était merveilleux.

Au dix cents, succédèrent un vingt-cinq cents, puis une pièce de quarante cents, puis enfin la nature qui s'occupe peu des distinctions de numéraire, cependant, transforma successivement la pièce canadienne en un florin anglais, en un beau dollar américain.

Baptiste était émerveillé; il prit le dollar, le soupesa et le mit dans sa poche. C'est ici que le maître intervint pour l'engager à continuer l'expérience. Pas d'affaires, répondit le pauvre innocent, le fruit est à point, il ne pourrait que se détériorer en restant plus longtemps; il tomberait en pourriture et viendrait à rien; j'aime mieux le garder comme ça, que de courir des chances.

Le maître jura, mais un peu tard, qu'il n'engagerait plus ses serviteurs à semer leurs gages.

## NOS CHÉRIS



*Toumbe.* — J'ai découvert le plus bel idiot qu'on puisse jamais inventer. Imagine toi qu'il est aveugle et sourd. Il me retient tous les soirs pour le conduire à l'église et il me donne une piastre à mettre dans le tronc des pauvres. Au lieu de le conduire à la chapelle, je le conduis au Théâtre Royal. Moi j'ai un *fun* vert ; et lui, il prie aussi bien le bon Dieu qu'à l'église.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

## I

SEPT HEURES DU SOIR

Sur une de nos grandes voies montréalaises à l'hôtel XXX (Pas de réclame)

D..... tirant sa montre et se levant précipitamment :

— Déjà sept heures ! Il faut que je vous quitte, mes bons ; je suis attendu par un attaché d'ambassade de mes amis, de passage à Montréal, qui m'emmène souper au Windsor. Tenez, garçon, payez-vous ! Au revoir, chers amis...

(Après son départ). — Dis-donc, Félix, crois-tu que c'est au Windsor qu'il soupera, ce soir ?

— Allons donc, il s'en va tout seul dévorer pour 15 centins de ragout dans quelque ruelle !

Rue Saint-Jacques No... au se. M. Boufalot, employé de commerce, rentre chez lui, le sourire sur les lèvres : sa femme lui ouvre la porte après l'avoir fait attendre 10 minutes sur le pécé :

Lui. — Bonsoir, bobonne.

Elle. — Enfin vous voilà... Monsieur, c'est bien heureux ! On vous attend pour souper à cinq heures et vous arrivez maintenant ?

Lui. — Bobonne... c'est aujourd'hui la fin du mois et...

Elle. — Oui, je comprends, vous avez été boire, les 7 centins qui forment l'appoint de votre traitement, c'est toujours la même chose... Continuez à tenir une pareille conduite et vous mettez toute votre famille sur la paille... Monsieur...

Lui. — Mais bobonne.

Elle. — Taisez-vous, ivrogne, je n'admets pas d'excuses.....

Dans un petit appartement habité par une vieille et respectable demoiselle.

— Charlotte... Charlotte... ah mon Dieu, elle ne viendra pas... Charlotte !

— Voilà, mademoiselle, on y va...

— Charlotte... il est 7 heures, il faut rentrer les canaris !

— Bien, mademoiselle.

— Charlotte... vous les couvrirez bien pour qu'ils n'aient pas froid, les pauvres petites bêtes.

— Bien, mademoiselle.

— Charlotte... vous préparerez la lampe ; avez-vous eu bien soin de couper la mèche ?

— Oui, mademoiselle.

— Ah ! Charlotte... attendez donc, vous descendrez la boîte au lait et...

— Oui, mademoiselle. (*Elle se sauve*).

— Charlotte, Charlotte... Dieu, quelle engeance que ces domestiques, Charlotte... Charlotte.....

Un bohème dans un débit où il a l'œil.

— Diable, 7 heures... il faudrait aller souper !... oui, mais où ?... voilà la question... ma foi, je vais prendre encore un apéritif, je verrai après...

— Allons, Joë, un perroquet vert, bien vert et sans panache !

— Voilà, m'sieu.

— Merci, Joë, à la tienne mon ami. Allons faire un tour de promenade et je reviendrai prendre le café, on croira que j'ai soupé... Tiens, une idée ! J'irai demander Charles dans un restaurant où il ne va jamais. Comme ça si quelqu'un m'en voit sortir, l'illusion sera complète... Oui, mais c'est égal, voilà une illusion que je voudrais bien perdre !

L. PERRON.

## II

Z. EZAGS.

Deux mendiants, le père et le fils, cheminent sur la route.

Le fils. — C'est égal, père, c'est un bien mauvais cœur que ce fermier là. Nous faire payer 10 centins deux bols de lait et une croute de pain !

Le père. — Aussi, Salomon, le bon Dieu l'a puni.

Le fils. — Comment ça ?

Le père. — Voilà sa montre.

## QUATRAINS SANS PRÉTENTION

Sur un paon perché.

Sur un arbre, plein d'ennui  
Un paon se recueille ;  
C'est un porte-plume qui  
Orne un porte-feuille.

## PROVERBE FABLE-EXPRESS

Le bienfait du silence.

Quand un juge t'appelle afin de s'informer  
Si tu veux conserver intacte ta monnaie,  
Il faut dans un mutisme étroit te renfermer.

Moralité :

Qui répond paie !

CALCHAS.

## UN MARIAGE AUX JOURS GRAS



Beauté d'un village voisin. — Mon Dieu, je me sens perdue dans ce brouhaha et ces interminables rues de Montréal.

Arrest de Montréal. — Si qui trouve garde est en force, mademoiselle, je consens volontiers à organiser une battue pour vous retrouver.

## NOS CHÉRIS



Première petite fille, (avec orgueil). — Tu sais, notre bébé dit : " Papa, maman "

Seconde petite fille, (avec dédain). — Chez nous, nous faisons dire cela par la poupée.

## III

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Je regardais, il y a quelque temps, une jeune mère, faisant manger un enfant de trois ans, qui parle comme un homme, et qu'elle traite comme s'il avait quinze mois.

Elle s'efforce de lui faire avaler de la soupe, mets national et peut-être hygiénique, mais à coup sûr désagréable à autant d'adultes que d'enfants.

Le petit fait la grimace.

Sa mère essaie d'agir par le procédé qu'on emploie pour les marmots en bas âge : le sentiment de la jalousie.

— Oh ! regarde donc, il y a là un vilain minou qui veut venir manger la soupe !

Le petit. — à qui on n'en passe déjà plus ; — répond avec un attendrissement scurnois :

— Pauvre minou... il a peut-être bien faim, lui !

Martinlerhume se livrait assez volontiers à d'innocentes mystifications.

On parlait, l'autre soir, de peinture, devant lui, de la façon la plus sérieuse et la plus animée ; et quelqu'un venait de dire que, comme le poète, avec sa plume, un peintre pouvait à son gré, faire rire ou pleurer avec son pinceau.

— J'en connais que'une chose, dit Martinlerhume d'un ton pénétré. J'ai pleuré hier, chez Léonidas, pendant dix minutes.

— Je crois, en effet, qu'il traite, en ce moment, un sujet des plus pathétiques ?

— Oh ! ce n'est pas cela, répondit froidement Martinlerhume ; c'est que, en gesticulant, il m'a fourré son pinceau dans l'œil.

Un mendiant boiteux rôde continuellement deux fois par semaine, dans la Côte-du-Passage.

Il boite si bas, qu'on dirait qu'à chaque pas il fait la révérence. L'autre jour, quelqu'un qui voulait faire le mauvais plaisant lui dit :

— Vous méprisez donc bien les gens de ce côté-ci, que vous adressez toutes vos révérences à ceux qui sont de l'autre.

— Attendez que je repasse, répondit le mendiant, vous aurez votre revanche.

Dialogue, entre père et fils, entendu dans un restaurant à la mode, à Lévis.

Le père. — Un fameux cigare que tu fumes là. Comment te coûte-t-il ?

Le fils. — Cinq piastres le cent.

Le père. — Quelle extravagance ! Moi, je ne fume que des cigares de deux cents la pièce.

Le fils. — Et tu fais bien. Si j'avais autant d'enfants que toi, je ne fumerais pas du tout !

Deux habitants, le père et le fils sont en train de se disputer.

Le fils dit au père d'un air goguenard :

— Oui, monsieur ; oui, monsieur.

Le père, hors de lui-même :

— Je te défends de m'appeler monsieur, après m'avoir appelé cochon.

—Avez-vous des *Orbilas* à vendre ici, monsieur ?

Telle fut la demande que me fit, l'autre jour, d'un air embarrassé, une femme de la campagne, qui entra chez moi.

Étonné à ce mot qui m'était si étranger, je lui demande :

—Quel genre d'article voulez-vous avoir, madame, car je ne comprends nullement ce que vous demandez ?

Après maintes questions, je suis parvenu à savoir que c'était un album photographique qu'elle voulait acheter.

AGUE ÉRAPPE.

LÉVIS, octobre 1890.

IV

UN PEU POUR RIRE

Sur la rue :

—Ah ! mon ami ! quelle triste mine : tu as une joue enflée ?

—Je souffre horriblement des dents depuis trois jours... je sors de chez mon dentiste.

—Et qu'est-ce qu'il t'a arraché ?

—Deux piastres.

\*\*\*

Un dame qui plaide en divorce, apprend l'autre jour que son mari vient de mourir subitement.

—Enfin ! dit-elle, vous voyez qu'il commence à reconnaître ses torts.

\*\*\*

Une de mes amies, vient de perdre son mari. Deux ou trois jours après, un de ses amis intimes vient la voir et la trouve toute consolée, chantant *Le Souvenir* de Balfe et jouant du piano.

—Eh ! quoi, madame ! moi qui croyais vous trouver dans la désolation !

—Si c'est pour cela que vous veniez, mon ami, il fallait vous présenter hier.

\*\*\*

Entre locataires :

—Eh bien ! Et vous, êtes vous en bons termes avec votre propriétaire ?

—Je le crois bien, je suis parvenu à lui en devoir trois.

\*\*\*

On parle du député X... du comté Y..., qui a débuté à la chambre par un fiasco complet.

—Il se propose, paraît-il, de commander son buste en bronze pour l'offrir à ses électeurs en vue d'assurer son succès aux prochaines élections.

—Il oublie donc qu'il est déjà coulé.

## UNE AFFAIRE DE RIEN



(Chez le barbier.)

*Cliant.*—Dites donc ; vous m'avez coupé un bout d'oreille ?

*Le barbier.*—Tiens, oui ! Mais monsieur peut se raser, ça n'affecte nullement l'ouïe.

## L'AUTOMNE A BIEN SES CHARMES



Car les ombres du soir  
Se heurtent pêle-mêle  
À celles du ciel noir.  
Il se rapprocha d'elle  
Et dit, pauvre amoureux :  
— Il pleut, je suis heureux,  
Nous n'avons qu'une ombrelle.

Bébé fait mille caresses à un vieux monsieur, chaque fois qu'il va dîner dans sa famille.

Un jour, le vieux monsieur prend Bébé sur ses genoux et :

— Dis-moi Henri, pourquoi es-tu si content quand je viens dîner ? C'est parce que tu m'aimes, n'est-ce pas ?

—Non, bon ami, c'est parce qu'il y a un plat de plus.

\*\*\*

Chez un professeur de boxe.

—Allons, monsieur tapez dur. Une, deux ! Plus fort, plus fort ! Tenez ; comme ça

Et le professeur, joignant la théorie à la pratique, jette son élève par terre, d'un vigoureux coup de poing.

L'élève furieux —Gnon de guon !!!

—Laissez donc ! dit le professeur avec un sourire. C'est ainsi que vous apprendrez... *Le guon fait la force !*

\*\*\*

Petit dictionnaire fantaisiste :

*Anniversaire.*—L'échéance du cœur.

*Cercueil.*—Couvre-feu.

*Lucarne.*—Un jour de faite.

J. ALCIDE C.

Montréal, 23 octobre 1890.

V

PHILOSOPHIE A DOUBLE DÉTENTE

Je crois que je préférerais être à la place du marchand-à-foin qu'à celle d'un condamné à mort.

\*\*\*

Le repos est la chaise de la vieillesse.—La verdure est le fauteuil de l'innocence.

\*\*\*

Mon propriétaire est moins juste que son habit.

\*\*\*

À soixante ans il faut prendre des leçons de natation si l'on veut mourir avancer en âge.

\*\*\*

Je donnerais tous les livres du monde pour une de Maryland ou de la Havane.

\*\*\*

Il est plus avantageux dans le monde d'avoir une mine de plomb qu'une mine plombée.

\*\*\*

J'aime mieux qu'on me tire les cartes que les cheveux.

\*\*\*

J'aime assez à jouer aux échecs, mais je n'aime pas à en subir.

\*\*\*

Les remords sont la charrue du cœur, puisqu'on peut avoir le cœur labouré par les remords.

\*\*\*

Je préfère à un hareng-fumé un paquet de cigares qui ne l'est pas.

\*\*\*

J'aime mieux descendre mon thé que de monter des cendres.

\*\*\*

L'existence est un gâteau qu'on dévore à vingt ans et qu'on émiette à soixante.

\*\*\*

La peinture à l'huile s'altère moins vite que le gosier d'un pochard.

\*\*\*

Le cœur d'une femme est un baromètre qui marque toujours variable.

JÉRÉMIE.

VI

CONSEIL A UN ENFANT

Mon cher enfant,  
Va de l'avant ;

Ne reste pas stationnaire,  
Surtout ne crains pas de trop faire ;  
Car le succès n'aime pas le trainard,  
Toujours il fuit qui se tient à l'écart...

Dans la bataille de la vie  
Où notre destin te convie,  
Lutte en courageux soldat  
Pour remporter le combat.

EDOUARD MIRAT,

*Cordonnier.*

## L'ESCLAVE HEUREUX

*Emilie.*—Tu peux être assurée que l'homme qui prétendra à ma main, ne devra ni fumer en ma présence, ni jouer aux cartes, ni parler trop haut, ni chanter, ni siffler, ni boire, boire surtout.

*Amélie.*—Qu'est-ce qu'il pourra faire, alors !

*Emilie.*—Il aura le droit de s'estimer heureux.

## SCIE MONUMENTALE

*Dudeville.*—Sais-tu, mon cher, que la question du mariage est la scie la plus monumentale qu'on ait encore montée. Mon père ne veut pas entendre parler d'une jolie femme sans argent ; quand à moi je n'ai aucun goût pour un riche laideron. Il y a bien une jolie fille possédant un joli magot, mais son père ne veut pas entendre parler de moi ; quant aux autres c'est hors de question, aucune ne veut de moi.

## Un homme qui ne se trompe jamais



*Jacques accostant un passant.*—Tommerre ! Joe Cluny ici ! Quel changement ! Je ne t'aurais jamais reconnu.

*L'Inconnu.*—Je ne m'appelle pas Joe Cluny.

*Jacques.*—Quoi ! Tu as même changé de nom ?

## LA THEORIE DE L'EVOLUTION



L'ORIGINE DE L'HOMME DANS LA LUNE.

## LA QUEUE DES SOURIS

Vos yeux noirs sont luisants, vos têtes gracieuses,  
 Vos museaux délicats et vos robes soyeuses,  
 Vos oreilles ont l'air d'ailes de papillons :  
 Et, cependant, partout, dans les prés, les sillons,  
 Les logis, les greniers, sans arrêt et sans grâce,  
 Pauvres êtres mandits, on vous tue, on vous chasse.  
 Assourdissez les sons de vos petites voix,  
 Vous n'avez pas les airs, vous n'avez pas les bois,  
 Vous n'avez pas le sol et vous n'avez pas l'onde ;  
 Rien, nulle part, jamais, n'est à vous dans ce monde ;  
 Il vous faut tout saisir par ruse, gîte et grain.  
 Et pourtant comme nous vous avez froid et faim.  
 Pourquoi donc cette horreur que votre aspect fait naître ?  
 Vos petits cœurs, pourtant, nous aimeraient peut-être  
 Si nous tendions la main à votre pauvreté !  
 Mais non, du jour brillant il faut fuir la clarté.  
 Il faut aller au fond d'antrès inaccessibles  
 Vivre dans la terreur des désastre, possibles ;  
 Malgré la mort qui guette et le chat qui vous suit,  
 Pour manger en tremblant ne sortir que la nuit,  
 Et fuir au moindre choc de peur d'être surprises.  
 Oh ! combien je vous plains, petites bêtes grises !

Pardonnez-nous, pourtant, cette instinctive peur  
 Qui, partout, sous vos pas, tend le piège trompeur  
 Et vous offre en tous lieux l'embûche et la torture ;  
 C'est la faute surtout de l'étrange nature ;  
 Pourquoi donc à vos corps fauves ou gris de fer  
 Mit-elle cette queue à la forme d'un ver ?  
 Voilà le grand motif des frayeurs que vous faites,  
 Voilà pourquoi, pour vous, il n'est ni biens ni fêtes,  
 Pourquoi chacun vous chasse, ou vous tue, ou vous fuit,  
 Et pourquoi votre jour doit être notre nuit.

## L'OUBLI DES BONNES PAROLES

*Elle.*—Jamais je n'aurais cru cela de vous,  
 Herménégilde ; me dire de si vilaines paroles,  
 vous qui preniez le ciel à témoin que j'étais un  
 ange !

*Lui.*—C'est bien vous, ça ! toujours reprocher  
 à votre mari des choses qui se sont passées avant  
 le déluge ; vous devriez rougir de reprocher au-  
 jourd'hui les mensonges que je vous ai faits il y a  
 quinze ans.

## PAS COMME CHEZ LUI

*Monsieur, (qui s'est probablement levé du man-  
 vais côté.)*—Eh ! bien, madame, le déjeuner est-  
 il prêt ? Au fait qu'avez-vous à me donner ce  
 matin ? Des œufs à la coque ?... j'en étais sûr,  
 toujours des œufs à la coque ; votre cuisine ne  
 doit pas vous coûter grande peine ?

*Madame.*—Mais mon ami, j'ai préparé des  
 côtelettes de moutons.

*Monsieur.*—Des côtelettes de moutons ! (riant  
 sec.) Ah ! ah ! ah ! j'aurais dû le deviner, des  
 côte... ça devient insupportable à la fin, mada-  
 me, et si jamais vous me voyez prendre un autre  
 repas ici, je.....

*Il se lève en furieux, prend son chapeau et la  
 porte qu'il démolit à moitié en s'en allant. D'un  
 bond il se rend au restaurant.*

*Garçon, (présentant la carte.)*—Que servirai-je  
 à monsieur ?

*Monsieur (consultant le même.)*—Deux œufs à  
 la coque et une côtelette de mouton.

## GARE AU DEUXIEME VOLUME

*Première dame, (5 ans de mariage.)*—Enfin,  
 est-il tout ce que vous espériez ?

*Deuxième dame, (2 mois de mariage.)*—Oh !  
 tout, et plus encore.

*Première dame.*—Bon, doux ?

*Deuxième dame.*—Et élégant, charmant ; il  
 parle comme un livre.

*Première dame, (5 ans de mariage.)*—Allons,  
 j'en suis heureuse ; mais, s'il parle comme un  
 livre, je crains que le roman ne change d'aspect  
 avec le second volume.

## PRIS AU PIEGE

Dans un grand collège.

*Professeur.*—Monsieur le directeur, je crois de  
 mon devoir de vous prévenir qu'hier soir, j'ai  
 rencontré un de mes grands élèves qui flirtait  
 avec une jeune fille.

*Préfet.*—C'est bien, je vais mettre fin à ce  
 scandale.

*Lorsque les élèves furent à l'étude, le Préfet  
 leur adressa le discours suivant :*

—Des plaintes sont arrivées jusqu'à moi, sur  
 la conduite d'un de vous, qui ne craint pas de com-  
 promettre la bonne renommée de cette institution  
 En se promenant le soir avec de jeunes personnes.  
 Son nom n'est connu, mais, par respect pour sa  
 famille, je ne veux pas le désigner, je l'invite,  
 cependant, à se présenter dans ma chambre, après  
 la classe.

*Qu'arriva-t-il ? Le Préfet, à sa grande surprise,  
 reçut la visite de quinze de ses meilleurs élèves !*

## LA PREUVE



*Médecin.*—Vas chez M. Smith et demande si le ma-  
 lade a pris le remède que je lui ai envoyé hier soir.  
*John.*—Il l'a pris pour le sûr monsieur, parceque je  
 viens de passer là et il y a un crêpe à la porte.

## SONNET AUX ÉTOILES

*A Mademoiselle A. R.*

La vie est un tourment, la mort est un mystère.  
 Ici bas rien n'arrive au gré de nos desirs ;  
 En vain l'homme s'en va jusqu'au bout de la terre,  
 Il ne saisit jamais que l'ombre des plaisirs !

Capricieux enfant, il demande à sa mère  
 La lune, qui le nargue au loin dans les saphirs ;  
 Il retrouve partout, oh ! destinée amère !  
 Toujours le vent contraire et jamais les zéphyr.

Sans cesse déployant et repliant ses toiles,  
 Homme, poète, enfant, chacun rêve aux étoiles :  
 Vos étoiles, à vous, ont un éclat si doux !

Mais que font à vos yeux mes humbles villanelles ?  
 Ces astres qui pour ciel ont choisi vos prunelles,  
 Si je les demandais me les donneriez-vous ?

## POUSSÉ AU PIED DU MUR

*Évangéline.*—Voyons, M. Timide, que pensez-  
 vous de la coutume qui veut qu'on jette un sou-  
 lier à la mariée ?

*M. Timide.*—Je... c'est-à-dire... enfin, je n'y  
 vois rien de mal.

*Évangéline.*—Alors, je fournirai le soulier.  
*La nocce aura lieu à la fin de novembre.*

## ELLE A PARLE TROP VITE

*Mademoiselle Rosepassée.*—Franchement, M.  
 Franky, quel âge me donnez-vous ?

*M. Franky.*—Dame, à juger d'après les appa-  
 rences, vous pouvez bien avoir vingt ans...

*Mademoiselle Rosepassée.*—Oh ! flatteur !

*M. Franky (n'ayant pas pu s'arrêter à temps)  
 de mariage.*

## INNOCENCE MÊME

*1er habitué du Recorder.*—Comment Joe s'en  
 est-il tiré ? A-t-il été condamné ?

*2ème habitué.*—Non, il n'y avait pas de té-  
 moins contre lui, et il a prouvé qu'il était inno-  
 cent.

*1er habitué.*—Innocent ! Innocent ! il l'était  
 comme moi, la canaille !

## AU CARRÉ VIGER

*Madame Aimable (à un vieux monsieur assis  
 sur le même banc qu'elle.)*—Quelle gentille en-  
 fant ! c'est votre fille ?

*Vieux monsieur.*—Oh ! non, c'est ma petite  
 fille.

*Madame A.*—En vérité, c'est vraiment une  
 charmante enfant.

*Vieux monsieur (très fier.)*—Non seulement  
 elle est jolie, mais c'est un petit prodige.

*Madame A. (étonnée.)*—Un prodige ?

*Vieux monsieur (envié.)*—Certainement, elle  
 a trois ans et elle ne joue pas encore du piano,

COMME ON VOYAGE RAPIDEMENT DE NOS JOURS !



Ce sont trois dames qui se disputent l'honneur d'acheter les billets, pendant que la foule n'a plus que trois minutes pour prendre le train.

AUX COURSES

Au signal du starter, dont le drapeau s'abaisse,  
Les chevaux bondissants partent en fendant l'air :  
Chaque jockey, penché sur son coursier, le presse,  
Et, centaure vivant, passe comme un éclair.

Partout, sur la pelouse, aux tribunes, se presse  
Un public haletant qui suit ce train d'enfer...  
Le favori du ring redouble de vitesse...  
Il tient la corde. Il touche au but... O sort amer,

Tout à coup il trebuché, et le cavalier roule  
Sous les pieds des chevaux, aux clameurs de la foule.  
Mille rêves de gain se sont évanouis...

Et tandis que sanglant on l'emporte au pesage,  
Des joueurs furieux hurlent sur son passage :  
- L'imbécile en tombant me fait perdre vingt louis !

GEORGES GILLET.

A VOTRE CHOIX

*Recorder.* — Prisonnier, les témoignages sont très graves, ne pouvez-vous pas établir un *alibi* ?

*Prisonnier.* — Est-ce qu'un *alias* ne vous ferait pas aussi bien ?

Les doux passetemps de la serre chaude



*Alphonse dans un clan amoureux.* — Je vous adore. Dites-moi vite que vous m'aimez ou je meurs.

*Belle Bruce.* — Vraiment, vous êtes d'une impétuosité !...

*Alphonse.* — Vous le seriez vous aussi, si vous étiez genouillé sur un cactus. Vite. Oui ou non ?

MAL ÉQUILIBRÉ

*Rouveau.* Hello ! est-ce que ma cravate est droite ?

*Rouveau.* — Oh ! non, elle est tout de côté.

*Rouveau.* — Je m'en doutais ? J'avais une peine à marcher droit ce matin ! Tout s'explique maintenant.

SYSTÈME DES COMPENSATIONS

*Papa.* — Jeune homme, ça ne peut pas durer plus longtemps ; vous restez beaucoup trop tard, quand vous venez voir ma fille.

*Jeune homme.* — Pardon, monsieur, mais vous semblez perdre de vue que, par contre, j'arrive toujours de bonne heure.

LES OUTILS ORDINAIRES

*Vieille dame (posant une bonne platée de viande devant un mendiant).* — Voyons, mon ami, pourquoi ne travaillez-vous pas ?

*Mendiant.* — Je travaillerais, madame, si j'avais les outils dont j'ai besoin.

*Vieille dame.* — Quelle sorte d'outils vous faut-il ?

*Mendiant.* — Un couteau et une fourchette.

AMÉLIORATIONS MODERNES

*Propriétaire.* — Loyer très bas, belle vue, voisinage agréable. Que pouvez-vous désirer de plus, madame ?

*Madame (cherchant un logement).* — Tout cela est très beau, monsieur. Mais y a-t-il beaucoup d'enfants dans les autres logements ?

*Propriétaire (d'un air offensé).* — Ne vous ai-je pas dit, madame, qu'il n'y avait que des améliorations modernes, dans mes maisons.

TALENT PERDU

*Languedorée, (vendeur renommé chez Baptiste et Coton, marchands de nouveauté).* — Tenez madame, regardez ce parapluie. (L'ouvrant et le plaçant en pleine lumière en prenant des poses académiques.) N'est-il pas simplement délicieux ? Quelle soie ! quelle qualité ! quel fini, quel ensemble élégant ! Touchez-le, c'est extra. On ne peut pas être trompé avec un article pareil, qu'en pensez-vous ?

*Client.* — Mais, je suis de votre avis ; c'est mon vieux parapluie que je viens de poser sur le comptoir en arrivant.

*Et ce pauvre M. Languedorée se mit à tousser, à rougir, et à martotter entre ses dents des compléments à briser les plus beaux parapluies que l'homme ait jamais produits.*

BON ESPOIR

*Jeune mère.* — Docteur, mon mari va être si heureux d'apprendre l'événement ; faites-moi le plaisir de lui télégraphier à Québec qu'il a deux jumeaux et que je lui écrirai ce soir.

*Docteur.* — Avec le plus grand plaisir. (Lisant à haute voix) : "Grande joie, nous avons deux jumeaux... A la hâte ; beaucoup plus ce soir."

AVENIR DOUTEUX

*Viveur.* — C'est inutile, monsieurs le curé, voyez-vous je suis un fumeur endurci ; tout ce que vous pourrez dire ne me corrigera pas, je ne cesserai de fumer que quand je serai mort.

*Le curé.* — Mon ami, rien ne prouve que vous finirez là.

UN BON AVIS

*Madame Rouleau.* — Je peux bien vous le dire, à vous ma chère, qui êtes mon ainée.

*Madame Rouleau.* — Ah ! de si peu.

*Madame Rouleau.* — Je vais avoir trente-neuf ans demain.

*Madame Rouleau.* — Croyez-moi, restez-en là

THÉÂTRE ROYAL

La vieille, vieille histoire de l'amour et de la vertu, triomphant de la haine et du vice, histoire qui ne manque jamais de plaire aux amateurs de la scène, a été racontée, avec un nouveau charme, cette semaine, au Royal, par Mlle Marguerite Fish et sa compagnie devant des auditoires nombreux et ne ménageant pas les applaudissements.

Si cette première représentation d'"Erma the Elf" devant notre public montréalais peut être prise comme criterium de ce mélodrame, personne ne manquera de dire qu'il est bon et destiné à prendre rang dans la série de programmes populaires que la direction du Royal prépare pour ses patrons.

Mlle M. Fish est une charmante soubrette, vrai lutin, tel que son rôle le demande, étonnant son auditoire par son admirable versatilité et ses chants tous de circonstance.

Mlle Fremont, le signor Rosinde, MM. Glassford, Burton et Warren sont d'excellents acteurs et soutiennent bien Mlle Fish.

Les décors, les costumes et les effets scéniques sont tous réussis et nous ne doutons pas que "Erma the Elf" continuera samedi après-midi et samedi soir à être applaudie par des salles combles.



CORINNE

La semaine prochaine le public amateur aura le plaisir d'applaudir une grande artiste dans la personne de la fameuse Corinne, la favorite des théâtres américains. Nous pourrions l'admirer dans le rôle de Carmen, ce magnifique opéra qui tient l'auditoire sous le charme continu. Corinne est ravissante lorsqu'elle apparaît sur la scène comme la belle dansense espagnole.

Cette artiste est d'une beauté remarquable comme on peut le voir par son portrait que nous publions aujourd'hui.

## UN EXTINGUEUR D'ENTHOUSIASME



*Monsieur charitable, (à un tramp).—Oui, mon ami, vous allez manger. Mais avant de vous mettre à table, est-ce que vous n'auriez pas aimé un peu de liquide ?*  
*Le tramp, (avec enthousiasme).—Ça ne m'aurait pas déplait.*

*Hélas ! Ce n'était pas le liquide prévu par le tramp.*

## C'ETE PAUV' TANTE!...

NOUVELLE

(Du Figaro)

I

Depuis l'aube, ils étaient aux champs.

La femme petite, maigriotte, au visage revêche, sèche et noire comme un grillon, bottelait de la luzerne que le mari, une sorte de grand échassier, à l'aspect tranquille, chargeait ensuite sur sa charrette d'un geste lent et méthodique, pendant qu'attaché par sa longe à la roue, le petit cheval blanc flairait mélancoliquement le sol, somnolent sous la chaleur.

Autour d'eux s'arrondissait la plaine de la Beauce, mer immense incendiée de soleil, avec ses nappes de chaumes dorés, de guérets bruns et de trèfles verts qui moutonnaient jusqu'à l'horizon où, comme des mâts de navires, de lointains clochers d'ardoises émergeaient.

—Hé, Poiret !

A cet appel, les deux travailleurs levèrent la tête. A travers les sillons, un homme venait vers eux à grandes enjambées.

—Poiret, cria l'homme, faut que vous venez quant et moi à Francheville, tous les deux... La Rosalie est défunte...

—Ma tante !... fit la femme en sursautant.

—Oui, reprit l'homme, elle a été étripée à coups de fourche, c'te nuit...

Le mari et la femme se regardèrent, tout saisis.

—Mais... mais... qui donc l'a étripée à coups d'fourche ? demanda enfin Poiret.

—Ah, dame ! j'sais pas moi, fit l'homme. Allez voir, les gendarmes sont là.

La femme, revenue de sa stupeur, commença de se lamenter d'une voix de tête, aiguë, avec un grand déploiement de gestes désolés.

—C'te pauvre tante ! c'est-y-Dieu possible !— Ah, mon Dieu, c'te pauvre tante !...

Le mari gardait sur son visage son masque d'impassibilité paysanne, mais tout en rajustant les harnais du petit cheval, il répétait :

—Qué malheur, qué grand malheur !...

—Ben sûr ! approuvait le paysan porteur de la nouvelle. Et comme la Poirette l'assailait de questions, il répondait :

—J'sais rin d'plus, que j'vous dis. On l'a trouvée, à matin, écrabouillée à coups d'fourche dans sa cuisine... une belle fourche toute neuve... v'là tout c'que j'sais.

Maintenant, le cheval était harnaché. La carriole regagna la route. Les deux hommes étaient assis sur la banquettes, très graves, tandis qu'au

fond, affaissée sur la luzerne fraîche, la Poirette pliée en deux, sanglotait convulsivement.

—C'te pauvre tante !... Ah ! mon Dieu, Jésus mon Dieu !...

II

La Rosalie passait pour riche. En dehors de la rente viagère qui lui avait été léguée par l'évêque dont elle avait été la cuisinière pendant trente ans, elle possédait des économies, une dizaine de mille francs en or, enfermés dans une cassette, au fond de son armoire, sous une pile de draps et que, par une manie de vieille femme avaricieuse, elle se refusait obstinément à placer. Les Poiret la connaissaient bien, cette cassette, car la vieille prenait plaisir à l'ouvrir devant eux, à manier, à tripoter cet or, et elle leur disait : "Ça sera pour vous, mais seulement quand je n'y serai plus."

C'était une boîte rectangulaire en chêne, renforcée aux angles par des coins en acier guilloché, avec une poignée de fer forgé figurant un serpent enroulé autour de deux anneaux.

Dans l'exaltation de sa douleur, la Poirette ne songeait guère à la cassette ; c'était sa tante, qu'elle regrettait ; sa chère tante si bonne pour elle, qui, à la mort de ses parents, l'avait recueillie, élevée et puis dotée pour la marier à Poiret, un gars qui avait "de quoi", quinze setiers de terre au soleil. Ça ne s'oublie pas, ces choses-là ! Ah, pauvre tante ! pauvre tante !...

Devant l'affreux spectacle, en présence du cadavre de la tante, ensanglanté, méconnaissable, baignant dans une mare rouge elle avait eu une explosion de cris farouches. Les jours qui suivirent, loin d'apporter un adoucissement à son désespoir, semblèrent l'aviver encore. Elle ne s'arrêtait de gémir que pour crier dans un accès de rage :

—On l'arrêtera donc pas ?... on lui coupera donc pas le cou, à ce brigand-là ?...

Ce fut pendant l'une de ces crises que Poiret, taquiné par l'idée de l'héritage qui lui échappait, vint malencontreusement lui annoncer que la cassette avait été volée. Il se fit rabrouer de la belle façon, le "prop' à rin, le sans cœur qui ne pensait qu'à l'argent" ! Pauvre tante, va !

Huit jours s'écoulèrent. La tante reposait maintenant dans le cimetièrre de la paroisse à l'ombre de la croix de pierre que la piété de sa nièce avait élevée sur sa tombe et l'assassin restait inconnu. La Poirette, toujours hantée par sa furie de vengeance, ne décolérait pas.

—A quoi qu'ça sert, la police ?... mais à quoi qu'ça sert, hein, Poiret ?

—J'sais pas, répondait Poiret, lugubre.

III

A deux cents mètres du village s'élevait la

maison du "Cheminot". C'est sous ce nom qu'on désigne, en Beauce, ces ouvriers nomades, rôdeurs de grands chemins, sans métier bien défini, qui, d'un bout de l'année à l'autre, parcourent les campagnes, mendiant, maraudant ou offrant leurs bras à qui veut les utiliser temporairement.

Ce "Cheminot" fatigué sans doute de son existante errante, avait bâti là, quelques années auparavant, une chaumière en torchis et il y vivait seul comme un loup, tenu en quarantaine par les gens du pays qui continuaient de le traiter en cheminot, c'est-à-dire en suspect.

Or, un matin, quinze jours après la mort de la tante, Poiret, se rendant au marché, passa près de cette maisonnette.

Tout autour, les poules du Cheminot picotaient en liberté. Poiret en remarqua une qui secouait, au bout de son bec, un objet bizarre. Il s'approcha, la poule s'enfuit. Poiret ramassa l'objet. C'était une sorte de poignée en fer toute rouillée, représentant un serpent enroulé.

—On dirait la poignée de la cassette à la tante, murmura-t-il.

Il jeta les yeux autour de lui. Personne ne le voyait. Le Cheminot était absent, les champs déserts. Poiret mit le serpent dans sa poche et poursuivit paisiblement son chemin.

Le soir, en rentrant, il jeta l'objet sur la table de la cuisine.

—Quien, la maîtresse, guigne un peu voir ça...

—Jésus ! s'exclama la Poirette en joignant les mains. La poignée de la cassette !...

—C'est c' que j' m'ai dit, fit judicieusement Poiret ?

Et il raconta comment et où il avait trouvé cette poignée.

—C'est li ! c'est l' Cheminot ! s'écria la femme avec violence. Ça ne peut pas être un autre que li... On va y couper l'cou, pas vrai, Poiret ?

—M'est avis, répondit Poiret.

—C'te pauvre tante !... Ah ! ça va y faire ben plaisir qu'on coupe le cou au Cheminot !... Elle qui pouvait pas le sentir !

Poiret partit le soir même pour la ville. Le lendemain, les gendarmes entraient chez le Cheminot. La perquisition faite dans sa mesure amena la découverte, au milieu des cendres de l'âtre, de huit coins en acier guilloché, seuls restes de la cassette brûlée. Le Cheminot avoua.

Quand les gendarmes l'emmenèrent, les mains liées, à pied entre leurs chevaux, toute la population de Francheville faisait la haie, la Poirette au premier rang, échevelée, vociférant. A la vue du meurtrier de sa tante, elle voulut se jeter sur lui, les ongles en avant. Elle l'aurait écharpé si on ne l'eût retenu à bras le corps. Mais elle se dédommagea en crachant à la figure du prisonnier, écœurante, les yeux hors de la tête, hurlant, la mâchoire ouverte comme pour mordre :

—On t'coupera l' cou !... J'irai t' voir couper t' couper !... entents-tu, canaille, essassin !...

## PAS LA PEINE



*Monsieur qu'on vient de tirer de l'eau à son sauteur.— Prenez ce trente sous, mon ami ; je vous dois la vie.*  
*Le sauteur.—Oh ! vous payez bien plus que ce que vaut.*



## IV

## LA CHASSE AUX RENARDS ELECTRIQUES

Le Cheminot eut, devant la cour d'assises, l'attitude sournoise d'une bête traquée. Il fut contraint d'avouer son crime, mais refusa obstinément de révéler l'endroit où il avait caché la cassotte.

Il fut condamné à mort.

En entendant la prononcé de la sentence, la Poirette manifesta une joie folle. Elle cria en plein prétoire :

— C'est bien fait !... Vive le tribunal !...

Mais quand le mari et la femme, qui avaient suivi les débats du commencement à la fin, furent rentrés chez eux, ils restèrent muets, soucieux, sans appétit devant le morceau de lard qui les attendait. Enfin, la Poirette commença :

— Veux-tu quo j' te dise, Poiret ? Hé ben, c'est un *feignant*, ton Cheminot... A quoi qu' ça l'avanco de ne pas dire où est l'argent ?... Pis qu'on va le guillotiner !... Alle va être pardue, c' t' argent-là !...

Poiret, en se coupant une tranche de pain, articula gravement :

— C'est ben mesquin d' sa part... U'ça fait mesquin !...

A partir de ce jour-là leurs conversations ne roulèrent plus que sur le Cheminot.

Tout en déblatérant furieusement contre lui, ils conservaient, au fond d'eux-mêmes l'espoir que le Cheminot parlerait, qu'il avouerait enfin où se trouvait l'argent de la vieille. Ils étaient toujours l'un ou l'autre à la ville, au greffe de la prison, à l'affût des renseignements. C'est ainsi qu'ils apprirent le rejet du pourvoi en cassation.

Puis le temps marcha. On commençait à parler de la date probable de l'exécution et le Cheminot demeurait enterré dans son mutisme.

La Poirette en était à un tel point d'exaspération qu'elle alla relancer jusqu'au procureur de la République pour le prier de retarder l'exécution.

— Quelques jours de plus ou de moins, monsieur le juge, ça n'est pas une affaire, et le Cheminot se déciderait peut-être à parler.

Le magistrat, scandalisé, la congédia vertement. Elle revint chez elle, outrée.

— Vois-tu, Poiret, dit-elle à son mari, ces gens d' justice, ça a l' cœur dur... ben trop dur... y li ont parlé trop durement, à c' t' homme, et, dame, y s'a entêté !... Tandis que si y s'avaient eu quelques égards pour li...

Elle n'acheva pas, mais toute la nuit elle rumina un plan dans sa tête.

Le lendemain, levée avant le soleil, elle commença par allumer le four, prit, dans la huche, une mesure de fine fleur de froment, des œufs frais, remonta de la cave son beurre le plus gras, et se mit à pétrir la pâte d'une galette. Elle en était là de sa besogne quand Poiret se montra au seuil du fournil. Ces apprêts inusités juraient tellement avec les habitudes parcimonieuses de sa femme, qu'il s'arrêta court, une jambe en l'air.

— Mâtin ! dit-il.

Mais elle, sans l'entendre, affairée comme une fourmi :

## UN MARIAGE AJOURNÉ



— Alice qui doit se marier le lendemain. Ciel, qu'est-ce que c'est que cela ?

L'apparition. — C'est moi, ton fiancé. On n'a pas d'idée comme un peu de goudron et de plumes change subitement un homme. J'aurais préféré un charivari.



Grâce aux nouvelles découvertes électriques, le champ de la chasse est illimité. On fait des renards, des chiens et des chevreaux de bois qui courent beaucoup plus vite que les animaux de viande. Edison a inséré dans la route un système d'éclairage parfait.

— Cours au poulailler, Poiret... tu tueras la noire... tu sais ben, l' poulet de grain, et tu l'apporteras... Ça n' coûtera guère plus pendant que le four est chaud.

Poiret, habitué à obéir, tua la noire, l'apporta, la pluma.

— N'en v'là du fricot ! hasarda-t-il enfin en remuant. C'est donc la noce annulée ?

— Tois-té, Poiret ! dit sévèrement sa femme. C'est pour le Cheminot.

Poiret ouvrit démesurément la bouche et les yeux, et, de surprise, laissa tomber la "noire" dans les cendres.

— Le... le... Cheminot ? répéta-t-il.

— Y n' doivent guère être nourris, là-bas... Ça li fera du bien à l'estomac... Et pi, maintenant que tout le monde li jette la pierre, y sera flatté qu'on li fasse une politesse... s'il a un brin d'usage, ça le décidera p' l'être...

— A dire où est la cassette ? En v'là une bonne idée ! s'écria Poiret en se tapant, d'enthousiasme, sur les cuisses.

— Ça fait ben d' la dépense, soupira la femme. Mais faut rin épargner si on veut qu'y soit content, c' t' homme.

Quand la galette fut cuite, que le poulet eut doré dans le four, ses flancs rebondis, la Poirette mit le tout dans un panier, attela le petit bidet à la carriole et partit pour la ville.

Arrivée à la prison :

— Y aurait-y moyen de parler au Cheminot ? demandait-elle au gardien chef.

Celui-ci lui expliqua qu'on ne pouvait voir le condamné qu'avec la permission du chef du parquet.

La Poirette parut vivement contrariée. Elle allait s'éloigner, mais se ravisant :

— P'tête ben que vous pourriez li donner ça ? interrogea-t-elle en tendant son panier. Il y a une galette et un bon poulet ben tendre. Vous y direz qu'est d' la part des Poiret, de Francheville... y nous connaît ben !

— Les parents de la victime ?

— Oui. Mais vous y direz ben qu' j'ons point d' rancune, entendez-ben, point de rancune en tout. Et — ajouta-t-elle en hésitant — vous y direz aussi que... si, des fois, il avait quelque chose à nous dire... rapport à... rapport à l'argent caché... hé ben, vous y direz qu'y n' se gêne point... J'ilemeurons toujours au même endroit, à Francheville, dret en face la mare...

Quand elle se représenta à la prison, deux jours après, flanquée, cette fois, de Poiret, le gardien lui dit que le Cheminot avait trouvé la galette excellente et le poulet aussi. Il avait tout mangé de bon appétit.

— Cher homme ! fit la Poirette avec attendrissement. Et y n' vous a rin narré pour nous ?

— Rien du tout. Ah si !...

— Quoi donc ? firent ensemble les deux époux, le cœur battant.

— Il a dit que le poulet était un peu trop cuit.

Là-dessus, il leur apprit que l'ordre d'exécution était arrivé. C'était pour le lendemain matin. Et doucement, il les poussa dehors.

Ils furent consternés.

— Allons, c'est fini !... ben fini d' à c'te coup gémit Poiret.

— Y a encore un espoir, reprit sa femme. Si le Président y faisait grâce !... On n' sait pas...

## V

Après l'exécution du Cheminot, les Poiret reprirent le chemin de Francheville. Mornes, pensifs, ils suivait la route blanche qui se déroulait sous le grand soleil entre deux rangées de de pommiers.

Depuis le lugubre spectacle auquel elle venait d'assister, la Poirette n'avait pas desserré les dents. Elle allait d'un pas saccadé avec une expression mauvaise dans la figure, et Poiret, à qui le silence hargneux de sa femme semblait l'avant-courreur d'un orage près d'éclater, marchait prudemment derrière, sans souffler mot.

Pourtant, en entrant dans le village, comme ils longeaient le mur du cimetière au-dessus duquel s'apercevait la croix toute neuve de la tante, il murmura dans une intention manifeste de conciliation, en songeant à la mort tragique de la vieille :

— Qué grand malheur tout d' même !...

Alors, la femme s'arrêta court. Sa rancune éclata.

— C'est ta faute, aussi !... Pourquoi qu' tu l'as dénoncé, té, grand cheval !...

— Le Cheminot ?... C'èti là qu'a étripé la tante ?...

Mais elle, avec une recrudescence de colère :

— Ça te r'gardait-y ?... c'était y ta tante à té ou ben ma tante à mé ?... Belle avance qu'on li ait coupé l'œu à c' pau' Cheminot... C'est pas ça qui ressuscitera la tante... Tandis que si c'était allé l' trouver ben gentiment...

— Hé ben ?

— Hé ben, fit-elle en foudroyant son mari d'un regard méprisant, on aurait pu s'entendre avec li... C'était point un mauvais homme, au fond ! Plutôt que de passer en justice, il aurait rendu l'argent !

Devant les hochements de tête de Poiret, elle insista :

— J' te dis qu'il l'aurait rendu !...

Puis, baissant la voix comme si, de l'autre côté du mur, la tante, au fond de sa tombe, eût pu l'entendre, elle ajouta, très digne :

— On li aurait fait une petite rente comme de juste !...

## UNE RÉVOLUTION DE SENTIMENTS



I (AU PARC LEPINE.) Sportsman, (embrassant son jockey au moment où il a été proclamé vainqueur.) Ça, c'est le *dog*. J'ai dans ma poche un beau petit cent piastres...

II (Les juges annonçant une erreur.) ...qui va rester là, crapaud d'enfant tu es.

## PROVERBES ET DICTONS

(Suite)

**FAIRE CHARLEMAGNE.**—Se retirer du jeu après avoir gagné et sans offrir de revanche au perdant. —Voici l'origine que donne à ce proverbe un savant qui s'est beaucoup occupé des recherches sur l'étymologie des proverbes et dictons. — « Je ne puis, dit-il, trouver à cette façon de parler d'autre origine qu'une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande puissance d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin de toutes ses conquêtes et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, il fait Charlemagne. — Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père. Louis le Pieux ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui a dû donner naissance à cette expression assez poétique, et elle se présentait naturellement, puisqu'un des quatre rois du jeu de carte un porte le nom de Charlemagne. »

**C'EST COMME LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE, IL S'ENFUIT QUAND ON L'APPELLE.**—Peu de proverbes ont donné lieu à autant de discussions que celui-ci ; le changement d'une seule lettre a surtout fourni prétexte à cette incertitude. D'aucuns veulent qu'au lieu de : *Le chien de Jean de Nivelles*, on ait dit dans le principe : *Ce chien de Jean de Nivelles*. Sur ce, supprimant le pauvre animal, ils font de Jean de Nivelles lui-même le héros du proverbe, et par suite celui de l'histoire, pour laquelle existe plusieurs variantes.

Cependant la version la plus accréditée, celle que nous ont conservée plusieurs chroniques, et, ce qui est plus sûr peut-être, que la tradition flamande nous affirme, c'est que le chien de Jean de Nivelles était un vrai chien, une noble et fidèle bête.

« Dans le douzième siècle, dit la légende, le couvent d'Argence (Pas-de-Calais), comptait au nombre de ses plus fervents religieux un chanoine de l'ordre de Saint-Augustin et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert-de-Liége, nommé Jean de Nivelles. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé qui lui promit sa guérison s'il voulait consentir à un repos absolu pendant quatre mois.

« Jean de Nivelles ne put se résoudre à perdre un temps si long sans travailler au salut des âmes, et il reprit sa pénible mission, malgré les horribles souffrances que lui causait son mal. Mais bientôt il fut vaincu par la douleur et forcé de s'alliter. L'extrême fatigue et les grandes austé-

rités qu'il n'avait jamais voulu interrompre l'avaient tellement endolori, que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu, redoublaient son agonie. Ce cruel état durait depuis huit jours, lorsqu'on se décida à écarter de lui son chien, qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui arrachait de fréquents gémisséments.

« D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser ; mais l'animal était si important à revenir (car il était très attaché à son maître), qu'il fallut le mettre hors de la maison et le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit, pour le tenir éloigné. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien ; on lui répondit qu'on l'avait éloigné afin de hâter sa guérison, et, comme il soupirait, on ajouta qu'il devait supporter cette privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean garda le silence, mais on voyait qu'il était affligé.

« Le troisième jour, il demanda encore son chien ; on lui fit la même réponse, et il se tut tristement encore. Cependant la maladie faisait de rapides progrès ; on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour, il ne parla plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un des pères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien ; mais ce fut peine inutile. On avait tant de fois battu la pauvre bête pendant trois jours, que, bien qu'il rôdât encore autour de la maison, il n'osa plus approcher, et, comme s'il se fût fait en lui une révolution, il s'enfuyait, au contraire, à mesure qu'on l'appelait. Ce manège dura deux jours, autant que l'agonie du bienheureux Jean de Nivelles. A l'heure où le maître trépassa, le chien, s'élançant au loin, s'enfuit et ne reparut jamais. »

**QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE.**—Le roi René d'Anjou avait choisi pour devise un chardon portant ces mots en exergue. En souvenir de ce bon prince, Nancy, la noble capitale du duché de Lorraine, a conservé la devise, qui s'est en outre transformée en proverbe.

**TOUT EST PERDU, FOIS L'HONNEUR.**—François Ier, prisonnier à Pavie, vaincu, découragé, puis dans cette noble pensée, qui terminait la lettre qu'il écrivait à cette occasion à la reine mère, la force qui lui était nécessaire pour relever son courage abattu et se montrer plus grand dans l'adversité qu'il ne l'avait jamais été dans le bonheur. — Le mot est resté dans l'histoire ; bien plus, le cœur et la mémoire du peuple l'ont consacré, et lui ont donné place parmi les sentences les plus fréquemment employées.

**UN BAS BLEU.**—Expression employée d'ordinaire en mauvaise part, pour désigner et ridiculiser en même temps une femme auteur, une feun-

me savante, une précieuse, en un mot. On lui assigne plusieurs origines ; mais toutes sont d'accord pour la faire arriver d'Angleterre.

D'après les uns, les femmes qui les premières s'occupèrent exclusivement de littérature en Angleterre se formèrent en une sorte de coterie, ou plutôt d'académie ; on les compara aux universités savantes, et le nom de *bas bleu* leur fut donné par allusion à l'usage où étaient les étudiants d'Oxford de porter des bas bleus.

Une autre version fait remonter ce nom, donné aux savantes anglaises, au souvenir d'une société formée à Venise au quatorzième siècle, et à laquelle il avait été donné, dit-on, parce qu'une des marques distinctives pour être admis aux séances était de porter de la chaussure de cette couleur.

D'autres enfin, et c'est la version la plus accréditée, prétendent que le mot *bas bleu* provient : — « De la mauvaise humeur d'Alexandre Pope contre lady Montague, qui repoussa ses hommages. Le poète s'aperçut alors de deux choses : que les mains de la belle lady n'étaient pas toujours soignées et qu'elle portait souvent des *bas bleus*. Il fit à son endroit un petit distique :

« Mon adorée a l'art de charmer les humains,  
Elle n'a pas celui de se laver les mains. »

Puis il répandit le distique à droite et à gauche, et on ne l'appela plus que la dame aux *bas bleus*. Le monde adopta le sobriquet, qui passa aux femmes auteurs.

**JOUER A COLIN-MAILLARD.**—Tout le monde donnait ce jeu ; mais ce que beaucoup ignorent peut-être, c'est le souvenir historique qui lui a donné son nom : — Jean-Colin-Maillard était un illustre guerrier du pays de Liège qui fut fait chevalier par le roi Robert en 999. — Il dut son nom à l'habitude qu'il avait de s'armer toujours d'un maillet pour le combat. — Le maillet dont s'armèrent plus tard les séditeurs qui sont restés dans notre histoire sous le nom de *maillotins* était destiné à désigner tous ceux qui en faisaient usage.

« Dans la dernière bataille qu'il livra au comte de Louvain, Jean Colin eut les yeux crevés, et il n'en continua pas moins de combattre, guidé par ses écuyers. C'est à ce fait historique qu'il faut, sans nul doute, attribuer l'invention et la dénomination de ce jeu ; le colin-maillard est donc l'enfant qui, les yeux bandés, cherche à saisir un des autres enfants qui fuient à son approche.

DIEU VOUS BENISSE !

Chez les anciens, l'éternuement était un augure. On l'interprétait de diverses façons : favorable de midi à minuit, et défavorable, au contraire, de minuit à midi, il était pour les autres, signe de bonheur ou de malheur, suivant qu'on éternuait à leur droite ou à leur gauche ; mais, quel qu'il fût, on le considérait toujours comme

## SUR LES TABLETTES



Delle de la Quarantaine. — Tous les ans, papa me donne un livre, le jour de ma naissance.  
Une bonne amie. — Tu dois avoir une bibliothèque superbe !

un signe sacré, et l'on saluait ceux qui éternuaient en disant : *Que Dieu vous bénisse !*

Quant à la raison pour laquelle l'éternuement était un augure, on ne paraît pas l'avoir encore trouvée. Elle remonte sans doute bien haut dans l'histoire et se rattache à des idées universelles, car l'éternuement a été partout l'objet d'une certaine attention. L'usage de faire des souhaits existe dans des pays qui ne l'ont pas à coup sûr reçu des Grecs et des Romains. S'il fallait en croire les Juifs, l'origine de ces souhaits remonterait à la création du monde : lorsque Adam fut chassé du paradis, Dieu, à ce qu'ils prétendent, ordonna que l'homme n'éternuerait qu'à l'instant de sa mort, et les rois de la terre voulurent qu'on fit des vœux en faveur de ceux qui éternuaient.

Les Siamois expliquent la chose autrement. Il y a en enfer, disent-ils, des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes. Leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et les malheureux mortels dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. On comprend combien il est utile alors de souhaiter l'assistance divine à ceux qui éternuent.

Depuis que l'expression : *Dieu vous bénisse !* n'a plus de raison d'être un souhait, elle est devenue parmi nous une formule de politesse. Par une de ces bizarreries que rien n'explique, nous avons continué de faire des souhaits sur tous les tons et sous toutes les formes, comme si nous étions encore au temps où Pénélope fit éclater sa joie en entendant éternuer Télémaque. Des siècles se sont écoulés, les rhumes de cerveau se sont multipliés à l'infini, et cet usage a subsisté. Soyez bon ou méchant, honnête ou fripon, peu importe : si vous éternuez, *que Dieu vous bénisse !*

Cependant, il faut le dire, *Dieu vous bénisse !* et ses équivalents : *A vos souhaits !* — *Tout ce que votre cœur désire,* n'ont plus cours aujourd'hui dans les salons à la mode, et si l'on conseille à une jeune fille de prendre un mari, on ne lui dit plus, comme la suivante de Cécile :

Ne fut-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue  
D'un : Dieu vous soit en aide ! alors qu'on éternue.

Ceux qui donnent le ton au milieu de notre société élégante paraissent avoir résolu de proscrire ces expressions devenues vulgaires ; mais pour ne pas jeter la perturbation dans les idées en supprimant trop brusquement une vieille coutume, ils ont décidé que, pour ménager la transition, on reviendrait au salut des anciens. Ce n'est donc plus un témoignage d'intérêt qu'on exige de nous, c'est une marque de respect. Nous n'ôtons pas notre chapeau, comme les soldats de Cyrus, mais nous nous inclinons avec déférence comme l'empereur Tibère.

Le salut lui-même tend à disparaître, et bientôt, dans tous les pays et dans toutes les classes, l'éternuement passera inaperçu. Nous le regretterons vivement pour les pays où cet éternue-

ment est en honneur à la cour ; pour le royaume de Sennaar, par exemple, où l'on a la charmante habitude, lorsque le roi éternue, de lui tourner le dos en se donnant une claque sur la cuisse droite ; ou bien pour le Monomotapa, où d'après ce qu'on rapporte, l'éternuement du roi est toujours suivi d'un vacarme épouvantable. Quand Sa Majesté a éternué, on ne lui dit pas : *Dieu vous bénisse !* mais tous les courtisans, par politesse, font un bruit à peu près pareil à l'explosion du nez rodal ; ce bruit, que sont tenus de répéter ceux qui se trouvent dans les pièces voisines, se communique en un instant aux maisons environnantes et bientôt ainsi, de proche en proche, dans toute la ville.

CANCAN. — L'Académie, qui écrit aussi *quancan*, croit que ce mot a été appliqué aux discussions orageuses des choses futiles et, plus tard, aux bavardages de la médisance, par allusion aux horribles disputes que causa, au XVII<sup>e</sup> siècle, la prononciation du latin *quancan*, et qui coûtèrent peut-être la vie à Ramus. Voici de quelle façon s'expliquent à ce sujet ceux qui pensent comme la docte compagnie : « Du temps de Ramus, et par conséquent sous le règne de Charles IX, il y eut à l'université de Paris de violents démêlés pour savoir si l'on n'adopterait pas une prononciation unique de ces trois mots latins : *quancan*, *quisquis*, *quodquod*. Certains docteurs voulaient qu'on prononcât *quancan*, *quisquis*, *quodquod* ; d'autres savants préféraient *quancan*, *quisquis*, *quodquod* ; d'autres enfin opinèrent pour *quancan*, *quisquis*, *quodquod*. Après de longs et sérieux débats, tant en paroles qu'en écrits, on ne décida rien, et l'usage a prévalu, du moins en France, de prononcer chacun de ces trois mots d'une manière différente : *quancan*, *quisquis*, et *quodquod*. Cette dispute fut une fameuse billesécée, qui serait aujourd'hui totalement oubliée, si elle n'eût donné naissance au mot populaire *cancan*, qui ne se doute guère de son origine pédantesque. »

Franchement notre *cancan* n'est pas tout à fait déraisonnable s'il s'étonne de cette singulière origine. Pour nous qui avons vu dans la basse-cour les canards et les oies se rallier et se grouper en faisant entendre à grand bruit leur *can, can, can*, si souvent répété, nous avons été frappé de la ressemblance de ces groupes avec ceux des commères qui s'attroupent pour diviser sur les torts du prochain et les nouvelles du quartier, et il ne nous en a pas fallu davantage pour comprendre le mot *cancan* dans le sens où on l'applique aujourd'hui.

Il y a aussi une danse populaire qui s'appelle *cancan*, et c'est encore le canard avec sa marche dandinante et son allure comique qui nous a expliqué cette dénomination.

(A suivre.)

On se dispute entre belle-mère et gendre ; alors se produit cet échange de paroles :

— Notre fille est une perle, apprenez-le, monsieur !

— Eh bien alors ! vous êtes un huître.

UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE.



La maîtresse de la maison, (un joueur d'orgue). — Tenez, voilà dix centins ; allez jouer chez le second voisin.  
Alessandro Mavarout. — C'est que voilà, madame ; la seconde voisine m'a donné trente sous pour venir jouer ici.

LES PINS

(Pour le SAMEDI)

Oh ! que vous êtes imposants,  
Vieux pins dont le tronc séculaire,  
Brave si souvent la colère  
Des plus redoutables autans.

Assis au bas des longs penchants,  
J'admire votre cime altière,  
Qui se mire dans la rivière,  
En écoutant vos joyeux chants.

J'aime rêver sous vos ombrages.  
Lorsque l'aile des noirs orages  
Vous fait hérissier les cheveux.

On croirait que votre front touche  
L'astre radieux qui se couche,  
Et que vous étayez les cieux.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 19 Octobre 1890.

PINCÉE DE CONSEILS

LA CRAMPE

La crampe se manifeste particulièrement dans les membres inférieurs. Aussitôt que l'on est atteint de ce mal, on frictionne le membre et on le remue avec violence.

Si l'on est au lit, au moment de la crise, il faut en sortir sans retard, presser le sol, et principalement le carreau ou le talon. Les crampes cèdent souvent à l'application subite du froid.

Des personnes qui sont sujettes à ce mal feront bien de se coucher avec des chaussettes de laine, et de tenir leurs jambes étendues, lors de leur premier sommeil, temps où les crampes prennent le plus souvent.

MOYEN DE GUERIR LES CORS

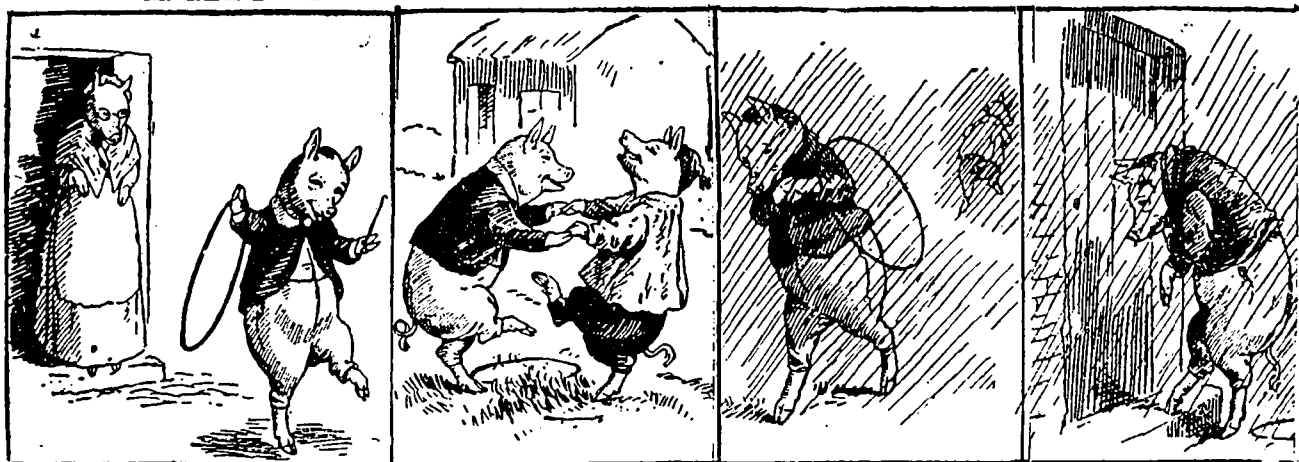
Prenez une feuille de joubarbe dont vous enlevez la pellicule de la face interne, et l'appliquez avec un petit linge sur la partie qui vous fait tant souffrir. Ceci, sans rien autre chose jusqu'à parfaite guérison, matin et soir. Dès la seconde application, disparition de la douleur ; au bout de quelques jours, le point corné qui a blanchi dès le début s'effrite et se détache avec l'ongle. Ensuite je vous engagerai à ne plus porter de chaussures étroites, et le tour sera joué.

La joubarbe est une plante extrêmement commune, qui pousse dans tous les jardins, en pot, sur une fenêtre, où l'on veut.



CE QUI S'APPELLE COMPARER SES NOTES

## L'HISTOIRE DU PETIT FARCIN PORCELET



I  
La mère Souillonne. — Allons, Farcin, lèche-moi ce cercueil, qui ne conduit qu'au saleir, et vas-t'en à l'école.

II  
Mais, en route, Porcelet fit la rencontre d'une charmante petite truie de lait qui était justement de son caractère.

III  
Ce qui fit qu'il manqua sa classe ce jour-là.

IV  
Puis, vers le coucher du soleil, le ramorls et la pluie le rendirent très malheureux.



V  
Et ce bon petit cochon qui avait fait il y avait tout à sa mère.

VI  
Celle-ci lui envoya des larmes puis, quand il eut fini son boudin...

VII  
Farcin se lamenta beaucoup ; puis, quand il eut fini son boudin...

VIII  
Il devint le modèle de son âge, devint dans la société un animal de poids ; et sachant que le timon humain unis libri ne s'applique pas à sa race, il se prépara à devenir un cochon de plusieurs cents livres.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Chez le dentiste :

—Toujours très occupé, cher docteur ?

—Du matin au soir, je suis littéralement sur les dents.

\* \* \*

Petit dialogue fin de siècle :

—As-tu un cigare à me donner ?

—Impossible, cher ami, je n'ai que celui que je fume en ce moment et un autre que je vais fumer immédiatement après.

\* \* \*

Cruellement vrai :

Deux braconniers qui veulent se venger, attendent, derrière une haie, un garde qu'ils se proposent de fusiller à bout portant.

—Mais il ne vient pas, dit l'un.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, ajoute l'autre, avec un ton d'inquiétude touchant.

\* \* \*

Addition de restaurant :

—Eperlans... Mais, garçon, je n'ai pas mangé d'éperlans !

—En effet ; il n'y en avait pas. Mais Monsieur en avait demandé !

\* \* \*

Un comble :

—Savez-vous quel est le comble de la sévérité, pour un examinateur au baccalauréat ?

—C'est de refuser tous les candidats nègres, sous prétexte qu'ils ont des boules noires.

\* \* \*

Un auteur dramatique, plusieurs fois sifflé, se plaint de la dureté des temps et de la difficulté qu'on éprouve à se créer des ressources pour les jours de la vieillesse :

—Je comprends : lui dit S... ; vous en avez assez de vivre au four le soir !

\* \* \*

A l'auberge :

—Monsieur l'aubergiste, ces draps ne sont pas propres.

—C'est vrai... mais la nuit, cela ne se voit pas.

\* \* \*

—Que vous pourriez me dire, mon sergent, s'il faut écrire amour avec deux *m* !

—M'est idée, fusilier, qu'il n'en faut qu'une, mais quand j'écris à ma payse, j'en mets *deuxse* ; ça prouve qu'on aime davantage !

\* \* \*

Notre confrère S... vient de sortir.

—Quel charmant garçon que ce S...

—Et quel esprit !

—On pourrait allumer son cigare au feu de sa conversation.

\* \* \*

Une brave femme de la campagne présente à un voisin son fils qui vient de remporter tous les prix de sa chasse.

—Montre un peu comme tu es savant, dit-elle :

Combien font trois et deux ?

—Trois et deux font... sept.

Hilarité générale.

—Eh bien ! fait la mère piquée, il ne s'est trompé que d'un !

\* \* \*

Entre boulevardiers :

—Oh ! mon cher !... fais attention, tu grossis démesurément... Ma parole d'honneur, tu ressembles à un tonneau !

—Ça ne m'étonne pas !... je passe ma vie dans les cercles !

\* \* \*

—Papa, demande le fils de M. Prudhomme, qu'est-ce que c'est que ces arbres si maigres ?

—Ce sont des peupliers, mon fils.

—A quoi ça sert-il, papa ?

—Mon ami, on les coupe, on les scie, et on en fait des planches de sapin...

\* \* \*

Dans un restaurant :

Un consommateur agacé par les offres intempestives du garçon.

—Mais, je vous en prie, donnez-moi donc un peu de répit.

Le garçon s'en va. Après cinq minutes, il revient :

—Du répit, monsieur, il n'en reste plus du tout !

\* \* \*

Boirot et Taupin :

Boirot a fait, la veille, une foule d'impairs dans une maison où il allait pour la première fois.

Il attend avec anxiété son ami Taupin, qui s'est fait fort de réparer le mal.

—Eh bien ? s'écria-t-il en l'apercevant.

—J'ai arrangé ça, répond l'un d'un air dégagé... j'ai dit que tu étais soul !

\* \* \*

Un jeune poète va lancer un volume de vers, dont nous détachons celui-ci :

"Le torrent s'élançait à gros bouillons du val !"

\* \* \*

Sur la plage :

—Comment, vous allez vous baigner en sortant de table ?

—Pourquoi pas ?

—Vous allez vous noyer.

—Oh ! ne craignez rien ! Je n'ai mangé que du poison.

\* \* \*

Une villageoise arrive chez le maître d'école de sa commune avec un superbe melon.

—Monsieur le magister, j'ai passé ce matin au marché ; j'ai vu ce beau melon et j'ai pensé à vous !

Tête du maître d'école.

\* \* \*

—Eh bien ! mon petit Paul, à la dernière composition as-tu été bien placé ?

—Oh ! oui, bonne maman... j'étais près du poêle !

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

“ C'est à s'en arracher les cheveux... quand on n'a pas été scalpé... ”

— Qu'est-ce que ça peut-être ! fit à son tour Bouléreau.

“ Je n'en ai aucune idée. ”

C'est à croire que nous sommes devenus fous, que nous avons la fièvre chaude.

— En tout cas, dit Sans-Nez, montons sur ce chêne là-bas, sur le *dos* même du *couteau de prairie* sorte de colline basse aux pentes rapides et formant lame de couteau.

Nous pouvons voir le défilé sans grand danger d'être découverts.

“ Tomaho avisera de son côté, pour mettre les femmes en sûreté. ”

“ On peut s'en rapporter à lui quant aux mesures de prudence à prendre. ”

— Grimpons, dit Bouléreau.

Ils s'installèrent aussitôt, le plus commodément possible sur l'arbre dont l'épais feuillage les cachait complètement.

Il aurait fallu avoir le flair subtil pour les découvrir.

De leur observatoire, ils purent voir à l'aise corps d'armée prendre des dispositions pour franchir le *couteau de prairie*.

Particulièrement étrange, il y a dans ces dispositions une certaine connaissance des choses militaires au point de vue de la marche stratégique des troupes en campagne.

Un assez grand nombre de cavaliers marchent en avant.

Ils opèrent une reconnaissance.

Ils fouillent le terrain avec soin.

Ils piquent des points en tous sens avec autant de prudence que d'audace.

Ils passent rapidement, gagnent la crête de la colline, puis font volte-face pour se remettre en ligne.

Sans-Nez et Bouléreau observaient curieusement tout ce manège du haut de leur perchoir.

— C'est inouï disait Sans-Nez.

“ Si je n'étais pas absolument sûr d'être éveillé, je croirais à un rêve fantastique. ”

“ Ces cavaliers sont admirables d'adresse et d'habileté. ”

“ Ils manient un cheval comme des écuysers consommés. ”

“ Mais quels drôles de costumes. ”

Mirobolants, les uniformes ! fit Bouléreau.

“ Vois donc ceux-ci ! ”

“ Des tuniques à la grecque ; le peplum et le casque romain avec ; ”

“ Des cuirasses et des cottes de mailles du temps de saint Louis. ”

“ On dirait que tout ça est en fer-blanc. ”

“ Tiens ! en voilà un qui s'est fabriqué un bouclier avec un fond de bassinoire. ”

“ Ah ! regarde donc ! ”

“ En voici deux qui ont des tabliers de sapeurs... sur le dos. ”

“ Qu'est-ce que c'est que ça ? ”

— Oh ! là ! là ! s'écria Sans-Nez en s'agitant sur sa branche au risque de se laisser découvrir.

“ Tien, vois-tu cet animal qui paraît être le chef de ces cavaliers ? ”

— Je l'aperçois, dit Bouléreau.

“ Il porte un costume que j'ai vu au grand théâtre de Rio-Janeiro. ”

— Tu y es, fit le Parisien.

“ C'est le costume du Postillon de Longjumeau. ”

“ Tout y est, sauf les bottes. ”

“ Mais il a le bouquet enrubané, cet animal-là. ”

— C'est surtout ce bruit étrange, ce vacarme épouvantable que je ne m'explique pas observa Bouléreau.

Si on pouvait saisir le moindre fragment d'un air quelconque, on supposerait à la rigueur que nous avons devant nous une armée de musiciens ; mais que penser de cet ouragan de sons étranges et discordants ?

Cependant la petite armée avançait assez rapidement.

Bientôt l'avant garde ne fut plus qu'à une centaine de pas du chêne où se tenaient cachés nos deux observateurs, dont la stupéfaction allait croissant.

— Un trombone ! dit-il.

“ Un, deux, trois tambours ! ”

“ Un violon !... ”

C'est pourtant vrai ! interrompit Sans-Nez.

“ Ils ont tous un instrument quelconque. ”

“ Voilà qui devient de plus en plus fort. ”

Le parisien ne se trompait pas.

Chacun de ces singuliers soldats était muni d'un instrument de musique à corde, à vent ou autre, connu et inconnu.

Enfin cette étrange avant garde passa et se dissipa derrière l'arête de la colline.

Le gros de la troupe s'avancait en bon ordre.

— Voilà le grand défilé ! s'écria Sans-Nez.

“ Attention ! ”

Bientôt le gros de l'armée défila à peu de distance de l'observatoire des deux compagnons de plus en plus intrigués.

Sans-Nez et Bouléreau allaient de surprise en surprise, d'étonnement en étonnement.

Leur stupéfaction prenait les proportions d'un véritable malaise.

Il y avait de la consternation, de la fièvre dans le ton et la manière dont ils échangeaient leurs réflexions et impressions.

Ils pouvaient d'ailleurs parler haut sans danger, car l'épouvantable tintamarre qui les avait tant étonné continuait plus acharné que jamais.

C'était un bruit capable de couvrir les grondements du tonnerre.

— Ils sont tous armés disait Sans-Nez.

“ Ils n'ont pourtant rien à craindre : on ne les attaquera pas, ni hommes ni bêtes. ”

Tout à coup Bouléreau et le Parisien jetèrent en même temps un cri de surprise.

— C'est le bouquet ! fit Sans-Nez en éclatant de rire.

— Je ne m'attendais pas à celle-là, dit à son tour le squatter.

“ Je n'avais jamais vu jouer de la seringue. ”

“ Il faut venir dans la savane pour avoir de ces surprises-là. ”

Mais c'est qu'ils en jouent sérieusement remarqua le Parisien qui se tordait sur son perchoir et se cramponnant pour ne pas tomber.

“ Ils se servent très-bien du piston, comme des coulisses d'un trombone. ”

“ Décidément, nous sommes en plein carnaval et nous assistons à une cavalcade masquée. ”

“ Pour moi j'en suis de plus en plus convaincu. ”

— Ma foi ! ajouta Bouléreau, la mascarade est complète.

“ Mais je trouve cette musique infernal. ”

“ Je ne t'entends plus. ”

“ Je deviens sourd. ”

— Et moi je me crois fou ! cria Sans-Nez.

“ Heureusement que voici les derniers rangs. ”

“ Attendons que l'arrière garde soit passée et nous descendrons. ”

“ Il est temps car je me sens défaillir. ”

“ Ce bruit, ce vacarme, ces costumes... ”

“ Je suis détraqué à m'en laisser tomber. ”

Bientôt les derniers soldats de l'étrange armée eurent dépassé le sommet de la colline.

Sans-Nez et Bouléreau s'empressèrent de dégringoler de leur arbre.

Ce dernier chercha sa pipe et parvint, non sans peine, à la découvrir dans les herbes hautes et épaisses.

Quand il releva la tête et regarda où se trouvait le Parisien, il le vit marchant sur les genoux et les mains, dans l'endroit qu'avait faulé la troupe.

Il flairait le terrain à la manière d'un chien qui rencontre une voie chaude.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? lui demanda-t-il.

Sans-Nez se releva tout à coup et accourut vivement.

— Je viens de faire une découverte dit-il.

“ Mais je n'en suis pas beaucoup plus avancé, à vrai dire. ”

— Laquelle ?

— Eh bien ! mon vieux, les masques que nous venons de voir défiler en musique sont tout simplement des Peaux-Rouges.

“ Leurs tatouages, que nous croyons faux, sont simplement authentiques. ”

Bouléreau fut un instant sans répondre.

Il alluma sa pipe.

Quand il eut aspiré avec délices une demi-douzaine de bouffées, il répondit, après avoir reniflé plusieurs fois :

— Tu as raison.

“ Ça sent l'Indien à plein nez. ”

“ Mais alors, qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire-là ? ”

— La belle question ! s'écria le Parisien.

“ J'en demanderais bien autant. ”

“ Il y a là-dedans un *hic* que je ne m'explique pas. ”

“ J'ai beau chercher, je m'y perds. ”

“ Mais nous verrons bien... ”

“ Je ferai plutôt... ”

Tout à coup Sans-Nez se frappa le front, et sa face contournée se rida affreusement, exprimant la plus grande satisfaction.

Il exécuta un joyeux roulement de castagnettes avec ses doigts et fit une triouphante pirouette.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il.

“ J'y suis en plein. ”

“ Le gros, habillé en Peau-Rouge, c'est don Matapan, l'ex-gouverneur d'Austin. ”

“ L'autre, en costume Louis XIV, c'est son ami Sable-Avide, le sachem le plus ivrogne de la caravane. ”

“ Je me disais aussi que j'avais vu ces bionnettes-là quelque part. ”

— Mais, questionna Bouléreau, comment expliques-tu cette mascarade ?

— Je ne l'explique pas pour l'instant, dit Sans-Nez.

“ Mais je suis sûr de ce que j'avance. ”

“ Nous en saurons plus long avant peu, si tu veux m'en croire. ”

Ils ne tardèrent pas à découvrir les Peaux-Rouges, qui avaient descendu la colline et se trouvaient maintenant en pleine prairie.

— Forçons la marche, dit Bouléreau en allongeant le pas.

“ Dans vingt minutes, nous les aurons rejointes. ”

Dès que l'on fut à portée de la voix, Bouléreau et Sans-Nez n'entendirent pas sans stupéfaction un Peau-Rouge crier en français :

— Qui vive !

— Ami ! répondit le squatter qui, ainsi que Sans-Nez, qui avait le fusil sur le dos.

Et ils continuèrent d'avancer tranquillement, sans manifester ni crainte ni émotion hostile.

Ils furent placés au milieu du petit déta-

chement et conduits devant le *senor don Matapan*, car *Sans-Nez* ne s'était pas trompé : c'était bien lui qui commandait en chef l'armée indienne.

Le Parisien avait une figure que l'on n'oublie jamais quand on la vue une fois.

L'ex-gouverneur le reconnut à trente pas.

—Eh ! morbleu ! s'écria-t-il, c'est le trappeur *Sans-Nez* !

—La rencontre, pour être imprévue, n'en est que plus agréable.

Et tendant la main, il ajouta en désignant *Bouléreau* :

—Un ami ?

—*Bouléreau*, de la caravane *Lin-court*.

—Très-bien !

—Je le reconnais maintenant."

Et le gros homme tendit son autre main au squatter.

La double étreinte échangée, l'ex-gouverneur fit un signe au soldat qui se tenait à ses côtés portant cette espèce de tuyau de gouttière dont *Sans-Nez* et *Bouléreau* ne s'étaient pas expliqué l'usage.

Aussitôt le soldat porta un bout du tuyau à ses lèvres, et une note vibra, stridente, grave et prolongée.

En appuyant du même coup sur le clavier d'un grand orgue, on eût obtenu à peu près le même son.

A ce signal, toute l'armée cessa son infernal concert.

—On pouvait alors parler avec chance de s'entendre.

*Don Matapan* renoua la conversation.

—Iriez-vous par hasard à *Austin* ? demanda l'ex-gouverneur.

*Sans-Nez* n'entendait pas faire connaître sa situation et celle de ses amis avant d'être parfaitement rassuré sur les dispositions de *don Matapan* et des Indiens.

Il se contenta de répondre :

—Pas positivement.

—Nous sommes en exploration.

—Mais les circonstances pourraient nous déterminer à pousser jusque là."

Puis questionnant à son tour :

—Et vous, *senor* ? dit-il.

—Vous y allez, à *Austin* ?

—Mais oui, mon ami ! mais oui ! fit le gros homme en hochant la tête d'un air de suffisance.

—Je vais faire une visite à mes anciens administrés.

—Et vous le voyez, j'emène avec moi une armée qui, je peux m'en vanter, a un singulier cachet."

Le bonhomme accompagna ces mots d'un fin sourire.

*Sans-Nez* et *Bouléreau* comprirent que *don Matapan* trouvait lui-même que ses soldats étaient ridiculement accoutrés.

Cependant l'ex-gouverneur, tout en causant, avait fait signe aux Indiens qui formaient son escorte de ne plus le suivre ; il gagnait tout doucement de l'avance sur ses troupes, et bientôt il se trouva placé, avec ses interlocuteurs, entre l'avant-garde et le corps de bataille.

De ce point, aucune oreille indiscreète ne pouvait l'entendre.

Il eut pourtant devoir, par excès de prudence, jeter un dernier regard autour de lui pour bien s'assurer qu'il se trouvait à une assez grande distance.

Alors il laissa échapper un éclat de rire qui devait le gêner depuis longtemps, car il se prolongea outre mesure.

Sa grosse bedaine tressautait, il avait des larmes plein les yeux et sa large face prenait des teintes lie de vin.

Enfin l'accès passa.

Et l'ex-gouverneur parvint à prononcer quelques mots entrecoupés de *hé ! hé !* et de

soupirs à souffler une chandelle à trente mètres.

—Drôles, mes soldats, n'est-ce pas ?

—Impayables, hein ?

—Epatants ! fit *Sans-Nez* avec conviction.

—Extrêmement extraordinaires, ajouta *Bouléreau* non moins convaincu.

—Je vais vous raconter tout, reprit *don Matapan*.

—Vous allez juger de mes embarras et des difficultés que j'ai eu à surmonter.

—Vous n'ignorez pas que les *Austinois*, mes anciens administrés, m'ont joué la plus terrible farce que l'on puisse imaginer.

—Nous connaissons l'affaire, dit *Sans-Nez*.

—Ces canailles vous ont couvert de goudron et de plumes, puis vous ont abandonné dans le désert.

—C'est une atroce infamie !

—Une infamie qui leur coûtera cher ! reprit l'ex-gouverneur en relevant la tête d'un air érène.

—Je me vengerai !

—Je mettrai la ville à feu et à sang !

—Ils verront si l'on se moque impunément d'un homme comme moi.

—Belle résolution ! fit *Bouléreau* avec une légère teinte d'ironie qui passa inaperçue.

—Mais se venger de toute la population d'une ville n'est pas chose facile.

—Certes, fit *don Matapan*, je ne pouvais penser à châtier de mes mains six à huit mille coupables.

—Heureusement, j'ai trouvé le moyen d'arriver à mes fins ; je vais vous raconter toute l'affaire.

—Pour prendre la ville, il me fallait des soldats, une armée, n'est-ce pas ?

—Sans doute, dit *Sans-Nez*.

—Eh bien ! reprit l'ex-gouverneur, je suis lié d'amitié avec le sachem *Sable-Avide*.

—Alors je me suis dit : Consultons mon ami et réclamons de lui aide et assistance.

—Mes espérances n'ont pas été trompées.

—*Sable-Avide* a mis non-seulement ses guerriers à ma disposition mais de plus il a recruté des volontaires dans toutes les volontaires dans toutes les tribus voisines.

—Je me trouvais, au bout de trois semaines, à la tête d'une armée de six cents hommes.

—C'était plus qu'il n'en fallait pour rentrer en vainqueur dans ma ville d'*Austin*.

—Nous sommes de cet avis-là, approuva *Bouléreau*, car les *Austinois* n'ont pas inventé la bravoure.

—Mais, continua *don Matapan*, je comptais sur un obstacle presque insurmontable qui surgit tout à coup et menaça de ruiner toutes mes espérances.

—Les *Peaux-Rouges*, apprenant le but de mon expédition, refusèrent positivement de marcher.

—Voilà qui est surprenant, dit *Sans-Nez*.

—Ils ne sont pourtant pas homme à reculer devant le danger.

—Eh bien ! vous vous trompez, reprit l'ex-gouverneur.

—Depuis la dernière défaite que leur a infligée le comte de *Lin-court*, ils s'imagent que le costume européen a des vertus surnaturelles, qu'il protège contre les balles et projectiles, qu'enfin il rend fort et invincible.

—J'ai essayé de combattre ces idées ridicules par les raisonnements les plus habiles.

—J'ai misérablement échoué devant un entêtement que rien ne peut fléchir.

—J'arrivai bien à persuader mon ami *Sable-Avide*, mais lui-même ne parvint pas à changer les croyances superstitieuses de ses guerriers.

—Pas de chance ! fit *Sans-Nez*.

—C'était jouer de malheur.

—J'étais désespéré, reprit *don Matapan*.

—Mais le désir de me venger me tenait au cœur, et je n'abandonnai pas mes projets.

—Bien m'en prit.

—Une idée que je peux, sans me vanter, qualifier de sublime, me vint.

—Je me dis : Si j'habille mes Indiens à l'européenne, ils se croiront tout aussi invulnérables que les adversaires qu'ils auront à combattre.

—Ils trouveront les chances égales et se battront sans qu'aucune crainte superstitieuse vienne affaiblir leur courage.

—Bien raisonné ! s'écria *Bouléreau*.

—Je commence à comprendre.

—Attendez ! continua le gouverneur.

—Je n'en avais pas fini avec les obstacles.

—Je fis part de mon idée à *Sable-Avide*, après un certain souper au *rhuu* qui l'avait mis en belle humeur.

—Il m'approuva sans réserve.

Il ne s'agissait donc plus que de trouver des uniformes pour nos troupes.

—C'était le difficile.

—Mais il n'y avait pas à reculer.

—De lendemain, *Sable-Avide* et moi, nous nous embarquons sur le *Colorado*, et quinze jours plus tard nous avons visité tous les magasins d'habillements des deux villes du littoral les plus rapprochées, et que vous connaissez.

—Il nous fallait à tout prix huit cents uniformes : nous les avons trouvés en partie après des recherches et des peines infinies, mais il nous en manquait encore.

—Nous avons acheté tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un costume militaire.

—Dans l'origine, je cherchais à mettre un peu d'harmonie dans mes achats ; mais il me fut impossible de persister.

—*Sable-Avide* trouvait tout bon, beau, superbe.

—Plus la diversité était grande, plus le bariolage était ridicule, plus le sachem trouvait les choses admirables.

—Pour vous donner une idée de ses préférences, il tomba en extase devant ce costume *Louis XIV* dont vous le voyez affublé, et je dus l'acheter.

—Enfin, ne trouvant plus rien, j'appris qu'un directeur de théâtre était dans de très mauvaises affaires.

—J'allai le trouver, et je lui achetai tous ses costumes, y compris les instruments de son orchestre.

—Compris ! s'écria *Sans-Nez*.

—Je m'explique alors cette fureur de musique dont vos guerriers sont possédés.

—Quand le Parisien vit que l'ex-gouverneur avait à peu près épuisé le chapitre des confidences ; il jugea que le moment était venu de parler à son tour.

—Il jeta un coup d'œil interrogatif au squatter qui comprit sa pensée et approuva d'un signe.

—*Senor*, commença le Parisien, je ne vous ai pas tout dit sur notre propre situation.

—Permettez, observa *don Matapan*, vous ne m'avez rien dit, absolument rien ; mais j'avois que je ne vous ai rien demandé.

—C'est précisément votre discrétion qui me détermine à parler avec confiance, reprit *Sans-Nez*.

—Sachez donc, *senor*, que nous ne sommes pas seuls dans ces parages.

—*Tomahoe* le *Cacique* est avec nous, ainsi que mademoiselle d'*Éragny* un pirate que nous avons fait prisonnier et converti, plus la femme du géant et une autre fille que j'ai recueillie dans des circonstances extrêmement singulières.

—Où sont-ils ? demanda *don Matapan* avec intérêt.

—Je ne voudrais à aucun prix laisser la

Alle du colonel dans le péril, et j'estime trop votre ami Tomaho pour ne pas le voir avec grand plaisir.

— Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous ayez quitté le convoi du comté de Lincoln ?

— Je vais tout vous expliquer, répondit Sans-Nez.

Et il fit le récit sommaire des événements dont le lecteur connaît les émouvants détails.

L'ex-gouverneur l'écouta avec attention, et quand il eut terminé, il demanda Bouléreau :

— Vous croyez alors que M. d'Éragny et le trappeur Grandmoreau sont aux mains de ce brigand de John Huggs ?

— Ils sont prisonniers ou tués, affirma nettement le squatter.

— Mais s'ils sont prisonniers ne pourraient-ils pas tenter de les sauver ?

— C'est ce que j'allais vous proposer s'empressa de dire Sans-Nez.

— Avec une troupe nombreuse comme celle dont vous disposez, la délivrance de nos amis est la chose la plus facile du monde.

— Je n'en doute pas, fit don Matapan.

— Mais êtes-vous bien sûre de pouvoir rejoindre à temps les pirates ?

— Ils sont à trente-six heures de marche, dit Bouléreau.

— Nous pouvons en nous hâtant les rejoindre dans quatre ou cinq jours au plus.

Don Matapan ne répondit pas.

Il réfléchissait.

Enfin il sortit de son silence.

— Je consens, dit-il, à vous prêter assistance pour sauver vos amis.

En attendant, je vais vous faire donner des chevaux, et vous irez chercher ceux que vous avez laissés en arrière.

— Je profiterai de votre absence pour parler au sachem de nos projets.

Sur cette assurance, don Matapan donna l'ordre d'amener six chevaux tout harnachés.

Cinq nous suffisent, senor, lui fit observer Bouléreau.

— Tomaho ne monte pas à cheval, d'abord parce qu'il écraserait sa monture, et ensuite parce que, au pas ordinaire, il fait autant de chemin que le meilleur mustang au trot.

— C'est vrai, dit l'ex-gouverneur, j'oubliais ; allez donc et revenez vite !

— Vous nous retrouverez campés à un mille d'ici, sur le bord d'un ruisseau que vous connaissez certainement.

Bouléreau et Sans-Nez échangèrent une chaude poignée de main avec l'ex-gouverneur, sautèrent en selle et s'éloignèrent rapidement, emmenant les chevaux qui leur étaient si gracieusement offerts.

John Huggs et sa bande s'apprêtèrent à jouir du supplice de leurs prisonniers.

Les bûchers brûlent par la base depuis vingt minutes, et les victimes ne sont pas encore atteintes par les flammes.

Mais peu à peu les rondins qui surmontent le menu bois s'affaissent ; ils reposent déjà sur un lit de braise ardente, et tout à l'heure ils prendront feu.

Tout à l'heure des jets de flamme bleuâtre s'échapperont des crevasses de l'écorce fendillée du bois vert, et des chairs humaines brûleront en grésillant à leur terrible contact.

Le capitaine des pirates se tient avec ses lieutenants au milieu du triangle dont chaque bûcher forme un sommet.

Son visage aux traits rudes et brutalement découpés exprime des sensations de joie féroce et cruelle.

Ses lèvres, amincies pâlies par cette fièvre qui précède le plaisir longuement attendu,

sont légèrement entr'ouvertes ; elles laissent apercevoir les dents blanches et serrées par une violente contraction.

Les mains derrière le dos, la tête haute, John Huggs promenait un regard chargé de haine d'un bûcher à l'autre,

Soudain il éleva la voix :

— Une dernière fois, dit-il, je vous propose de me vendre vos parts dans l'expédition Lincoln contre la vie et la liberté.

— Il est grand temps de vous décider.

— Prononcez une seule parole et vous êtes sauvés.

M. d'Éragny et le squatter, immobiles contre leur poteau de torture, jetèrent un regard dédaigneux au chef des pirates.

Ces hommes de cœur et de courage avaient conservé toute leur volonté, toute leur énergie, malgré un grand affaiblissement causé par leurs blessures à peine cicatrisées.

Grandmoreau seul répondit à John Huggs.

— Pirate, cria-t-il, je t'ai déjà dit que tu ne me fais pas peur !

— Si j'avais voulu faire marché avec toi, je n'aurais pas attendu jusqu'à présent.

— Tu peux souffler le feu, il ne brûlera pas assez vite pour que tu aies le plaisir de me voir rôtir.

Le Trappeur avait lancé ces derniers mots d'une voix vibrante et avec un singulier accent de conviction.

John Huggs fut étonné de tant d'assurance dans un moment aussi critique.

Il ne voulut pas toutefois laisser paraître sa surprise.

— Pas tant de fanfaronnade, Tête-de-Bison ! s'écria-t-il.

— Tu fais le crâne : c'est que tu commences à avoir trop chaud, et la peur te donne la fièvre.

— Tu divagues.

Grandmoreau éleva de nouveau la voix.

— Prends garde à toi ! dit-il.

— La corde qui te pendra est plus près de ton cou que ne le sont de mes pieds les flammes qui doivent me consumer.

— Souviens-toi, pirate, qu'un trappeur ne ment jamais.

— Attise ton feu et hâte-toi, si tu ne veux pas me laisser le plaisir de te pendre tout à l'heure.

Grandmoreau articulait ses menaces avec une assurance extraordinaire.

John Huggs se sentait prit d'une vague inquiétude en présence de cette attitude du Trappeur.

Le malheureux perlait-il la tête ?

La crainte de la mort le rendait-elle fou ?

Son agonie commençait-elle déjà ?

Le chef des pirates ne savait trop à quelle supposition s'arrêter.

Il se demandait même si sa victime ne disposait pas de quelque moyen de s'échapper.

Éventualité absurde à laquelle on ne pouvait s'arrêter.

Pourtant l'attitude du Trappeur était motivée.

L'oreille exercée du vieux coureur de prairie avait perçu des sons affaiblis par la distance, qui lui parurent être causés par le galop de plusieurs chevaux.

De plus, il se trouvait élevé d'environ trois mètres au dessus du sol, et son œil perçant avait distingués dans le lointain et malgré les ombres de la nuit, une large tache noire sur le fond vert sombre de la savane.

— Des cavaliers, des hommes en marche ! s'était dit le Trappeur.

Le comte vient à notre secours.

C'était dans ce suprême espoir qu'il avait puisé la volonté et l'audace de lancer l'insultes et l'invective à la face de son bourreau,

Bientôt il lui sembla que le bruit devenait

plus distinct et que la tache noire se rapprochait rapidement.

Il tourna la tête du côté de John Huggs et lui adressa une dernière menace :

— Pirate, dit-il, tu es à notre discrétion.

— Je vois d'ici le mord coulant que je vais tout à l'heure te passer au cou.

— Je ne te proposerai pas de marché, moi.

— Pris, pendu ! ...

Tout à coup un infernal tintamarre couvrit la voix du Trappeur.

En même temps une trentaine de cavaliers la lance en avant, firent irruption sur le plateau où se trouvaient les bûchers.

Les pirates épouvantés par cette attaque imprévue firent aucune résistance.

Ils s'enfuirent en désordre poussant des cris de terreur.

John Huggs moins effrayé que ses bandits mais tout aussi surpris, disparut avec eux.

Huit pirates qui ne s'étaient pas sauvés assez vite furent tués à coup de lances.

Cependant un homme d'une taille gigantesque s'était approché des bûchers.

Il avait posé le pied sur chaque amas de bois dont le dessus n'était pas encore enflammé, et il avait arraché l'un après l'autre les trois poteaux où se trouvaient attachés les suppliciés.

Puis, ayant brisé les chaînes de fer qui liaient les victimes, il s'écria :

— Mes frères sont vivants.

— Je rends grâce à un grand Vacondah qui m'a permis de les délivrer.

On a reconnu Tomaho.

M. d'Éragny, vivement ému, serra silencieusement la main du brave géant.

Le squatter en fit autant et Grandmoreau lui dit :

— Il était temps, Cacique.

— Une demi-heure plus tard, tu nous trouvais rôtis à point.

— Mais dis-nous un peu d'où sortent ces cavaliers si drôlement costumés ? ...

— Et ce bruit ? ...

Le trappeur n'acheva pas sa question,

L'infanterie de don Matapan, massée en colonne, arrivait sur le plateau exécutant son plus diabolique concert.

Dès que l'ex-gouverneur aperçut M. d'Éragny, il s'élança vers lui les bras ouverts et l'embrassa avec effusion.

— Sauvés ! s'écria-t-il.

— Nous sommes arrivés à temps Dieu merci !

— Je suis don Matapan.

Puis sans laisser au colonel le temps de répondre, et se retournant vers ses soldats :

— Grenadiers ! s'écria-t-il, je suis content de vous !

— Vous avez des jarets d'acier... et l'ennemi est en fuite.

— Je vous décore tous !

— Qu'on m'apporte des plaques ! ...

Deux hommes parurent bientôt avec une caisse soigneusement fermée à clef.

L'ex-gouverneur l'ouvrit avec des précautions outrées et commença la distribution de ses décorations, c'était des plaques d'assurance.

Cependant Sans-Nez et Bouléreau apparurent.

M. d'Éragny échangea avec eux une chaleureuse étreinte, ainsi que Grandmoreau et le squatter.

(A suivre.)

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la  
Liqueur de Goudron de Norvège.

